

Cher Maître

J'ai été très audacieux. J'ai mis - il y a de cela trois ans - votre nom en tête d'un poème démesuré que j'appelais Le Bonheur.

Je vous l'avais caché jusqu'ici. Mais l'heure des aveux est venue.

Le Bonheur a paru, en même temps que quelques poèmes plus ou moins fortunés, dans un volume de vers que je viens de ~~faire paraître~~ publier - et que je vous envoie

J'ai laissé la dédicace.

Ces façons vous paraîtront peut-être trop familières ou excessivement banales. Pardonnez-moi.

Votre respectueux

Jean Rameau

Lundi

Au Vénéré Maître

François Coppée

dont le nom illumine une page
de cet obscur volume

Hommage empressé

Jean Rameau

LA VIE ET LA MORT

JEAN RAMEAU

LA VIE & LA MORT



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
E. GIRAUD et Cie, Éditeurs
18, RUE DROUOT, 18

1886

DU MÊME AUTEUR

POÈMES FANTASQUES. (Monnier et Cᵉ, éditeurs).

—

Pour paraître prochainement :

CONTES POUR LES VIEUX ENFANTS. 1 vol.

LE SATYRE. 1 vol.

En préparation :

LE CIEL, poésies.

LA LÉGENDE DE LA TERRE

A Auguste Vitu.

LA LÉGENDE DE LA TERRE

Lorsque le Créateur eut ébauché l'espace,
Le grand espace morne aux champs illimités,
Il prit sur son épaule une lourde besace
Où l'on oyait un bruit confus d'astres heurtés.

Et, plongeant dans le sac ses mains miraculeuses,
Comme un semeur pensif, à pas lents et pareils,
Il parcourut l'éther aux plaines fabuleuses,
Ensemençant le vide énorme de soleils.

Il en jeta, jeta, par monceaux fantastiques,
Par monceaux lumineux, par monceaux effrayants;
Et les sillons du ciel fumèrent, extatiques,
Sous les pas du semeur aux gestes flamboyants.

Il en jeta, jeta, de sa dextre éperdue,
Largement, en tous lieux, par grands jets bien rythmés;
Et les étoiles d'or fuirent dans l'étendue
Comme un essaim bruyant d'insectes enflammés.

« Allez! allez! disait le grand semeur de mondes.
Allez, astres! germez dans les steppes des cieux!
Peuplez les champs d'azur de vos floraisons blondes,
Allez, chantants! allez, vermeils! allez, joyeux!

« Allez, sillonnez l'air comme des nefs de flammes
Naviguez dans le bleu sous les propices vents,
Avec tout ce qu'il grouille en vous de corps et d'âmes,
Avec vos cargaisons farouches de vivants!

« Allez, houle de feu, dans la nuit misérable !
Et faites-y la joie ! Et faites-y le jour !
Et lancez jusqu'au fond de l'incommensurable
Des jets vertigineux de lumière et d'amour !

« Et que tout sur vos flancs brille, exulte, prospère !
Et que tout soit content, soit heureux, soit béni,
Et clame : « A jamais gloire au Créateur, au Père,
Au Semeur de soleils qui peupla l'infini ! »

Et les astres alors partirent, lourds de vie,
Tourbillonnant aux pieds du Créateur serein,
Comme, en un désert plat que juillet torréfie,
D'humbles grains de poussière aux pieds d'un pèlerin.

Et tous brillaient, et tous chantaient, et, sans entraves,
Gravitant sur leur axe inébranlable et sûr,
Avec leurs milliards de voix fières et graves
Poussaient un hosanna monstrueux dans l'azur.

Et tout était bonheur, justice, beauté, force;
Et chaque astre entendait ses êtres radieux
Couvrir de chants d'amour sa maternelle écorce,
Et tous bénir la vie, et tous bénir les cieux!

* *

Or, quand il eut vidé sa besace d'étoiles,
Quand de globes joyeux tout le noir fut jonché,
Le Semeur vit, au fond du sac, entre deux toiles,
Un tout petit morceau de soleil ébréché.

Et, distrait, sans savoir quelle sphère inconnue
Tournoyait incomplète en l'espace vermeil,
Le Créateur, d'un souffle, envoya dans la nue
Rouler cette parcelle infime de soleil.

Puis, montant tout là-haut, sur son trône écarlate,
Par dessus le brouillard des mondes qu'il jeta,
Comme un grand roi doré dont l'œil fier se dilate
En oyant bruire au loin son peuple, il écouta.

Il entendit l'immense alleluia des choses !
Il entendit des chœurs de globes florissants
Entonner, éperdus, des chants d'apothéoses,
En lui noyant les pieds de nuages d'encens.

Il vit l'éternité palpitante d'extases,
Il vit, dans une intense et profonde clameur,
L'orgue de l'univers hennir d'ardentes phrases
Pour fêter à jamais le triomphal Semeur !

Mais soudain il pâlit. De cette mer astrale
Une plainte montait sourdement vers les cieux,
Montait, enflait, croissait, dominant de son râle
Toute l'ovation du firmament joyeux.

C'était l'atôme obscur de la sphère ébréchée,
C'étaient les êtres vils restés sur ce débris,
Pleurant l'Etoile-Mère incessamment cherchée
Et toujours introuvable en ce coin de ciel gris.

Et la plainte disait : « Anathème ! Anathème !
Nous sommes les errants que le malheur conduit,
Le douloureux troupeau des vivants au front blême
Créés pour la lumière et jetés dans la nuit.

« Nous sommes les bannis, la cohorte exilée,
Les seuls êtres ayant des larmes dans les yeux ;
Et, si l'eau de la mer sur ce globe est salée,
C'est peut-être des pleurs versés par nos aïeux.

« Anathème ! Anathème au Semeur de lumière !
A Celui que le vaste univers applaudit !
S'il ne vient pas nous rendre à l'Étoile première,
Qu'il soit maudit, partout maudit, sans fin maudit ! »

Alors Dieu se dressa sur son trône écarlate,
Et, tendre, ému, pleurant comme nous, il baissa
Ses deux bras lumineux sur l'immensité plate,
Et, de toute sa voix de tonnerre, il lança :

« Parcelle de soleil qui te nommes la Terre,
Larves qui gémissez sur elle : Humanité,
Chantez ! Je vous fais don de la Mort salutaire
Qui vous ramènera dans l'Astre de clarté ! »

* * *

Et c'est pourquoi, superbe, insensible aux désastres,
Le Poète, créé pour les étoiles d'or,
Dédaigneux de la terre, a les yeux sur les astres,
Vers lesquels il prendra bientôt son large essor.

BARBARIE

A Ernest d'Orllanges.

BARBARIE

L'Homme a dû commencer. Eh bien! s'il commença,
Si quelque grand miasme, une nuit, le laissa
Sur la terre, aussi nu qu'un ver sur une pomme,
Si quelque pourriture en fermentation
Ébaucha tout à coup, dans la création,
Cette larve inutile et non prévue : un homme ;

Quel esprit ténébreux, quel démon, quel bandit,
Quel pervers à jamais haïssable et maudit,
En trouvant cette larve, a dit à sa trouvaille :
« Animal, ne fais rien comme les animaux :
Possédant tous les biens, accable-toi de maux,
Sois absurde : mets-toi des bottes et travaille !

« Fais des énormités cocasses : rase-toi !
Sors coiffé d'un gibus comme une tour d'un toit !
Fais de la Politique ou fais de la Science !
Défends-toi d'embrasser tout tendron qui te plaît,
Et, pouvant brouter l'herbe au champ, comme un mulet,
Mange ton foin dans un saladier en faïence !

« Sois le plus idiot des êtres idiots ;
Gave ta conscience et prive tes boyaux ;
Sois philosophe, sois niais, sois mariable !
Imagine des rois, des juges ou des dieux ;
Sois fourbe, abject, mesquin, vil, ignominieux,
Et, pour tout dire enfin, civilisé, que diable ! »

Car, pensez-vous vraiment que cela soit venu
Tout seul, dans des cerveaux, ce désir biscornu
De payer des impôts, d'être Français ou Suisses?
Et qu'un enfant qui naît soit pénétré qu'il faut
Donner des ronds d'argent s'il veut manger du veau,
Quand il pourrait en mordre à même dans leurs cuisses?

Car, pensez-vous enfin que nous ayons reçu,
Du putride ferment qui nous aurait conçu,
Des mains, des pieds, un front, des os et de la graisse
Pour tout gâcher au feu d'un travail infamant,
Et non pas pour le faire embellir calmement
Dans ton huile onctueuse, ô divine Paresse?

Oh! farce! oh! gigantesque amas d'insanité!
Civilisation, décrets, société :
Pâtée à sots, bouillie à chats, soupe à ministres!
Règlements de Bicêtre et lois de Charenton!
Mais, pour vous faire, où diable, où diable trouva-t-on
Assez d'ânes, assez de fous, assez de cuistres?

Quoi! l'Homme imagina cela tout seul, vraiment?
C'est de bon gré qu'il passe imperturbablement
Dans des cerceaux légaux, ainsi qu'un acrobate?
Et, pouvant vivre libre et dans l'inaction,
Il endosse ce bât : civilisation,
Et s'attache des tas de codes à la patte?

C'est bien vrai, justes cieux?... Oh! bêtes des massifs!
Oh! sainte oisiveté des grands lions pensifs
Étirant au soleil leurs dos souples et calmes!
Oh! vie aventureuse et fière des pampas,
Où les êtres vont seuls et graves, à lents pas,
Sous l'ombre solennelle et mystique des palmes!

Férocité sublime! Égoïsme loyal!
Tigres insoucieux ouvrant d'un croc royal
Des ventres palpitants et gratuits de chamelles!
Existence de tout ce qui vit noblement
Et qui, hurlant d'amour sous le clair firmament,
Féconde sans merci des troupeaux de femelles

Hommes, Hommes! pourquoi, nous, tigres mal domptés,
Avons-nous ces instincts et non ces libertés?
Oh! qui nous a ravi l'indépendance altière?
Bonzes par nous rêvés : Dieux, Bouddhas et Vichnous,
Quel crime monstrueux et sombre expions-nous,
Pour être seuls captifs, dans la nature entière?

Ah! gravitez, soleils! envolez-vous, oiseaux!
Aspirez, ô lions, par vos larges naseaux,
L'air libre des déserts sans lois et sans murailles!
Vivez, fiers, amoureux, fauves, indépendants,
Et jetez, en longs cris de gloire, aux cieux ardents,
L'hymne de liberté qui gonfle vos entrailles!

L'Homme mesquin vous voit et ne vous comprend pas;
L'Homme est un organisme incomplet ici-bas;
L'Homme n'est pas encor mûr pour la Barbarie!...
Mais le Poète auguste a le spleen devant vous,
Et pousse aussi, dans l'ombre, en vers ivres et fous,
Le fier rugissement de sa sauvagerie!

LE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

A Madame Edmond Adam.

LE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

Quand il eut tout créé : cieux clairs, oiseaux siffleurs,
Arbres chantants, soleils rieurs, dolentes ondes,
Quand, du bout de son doigt, il eut brodé les fleurs,
Et du bout de son pied donné le branle aux mondes,

Dieu fit l'Homme et, voulant lui montrer l'univers,
Prit sa chétive main dans sa main grandiose,
Puis l'emmena, par les champs blonds, par les bois verts,
Comme un grand aïeul doux menant un enfant rose.

Or, l'Homme vit soudain, dans le matin joyeux,
Des roses au calice étincelant de gouttes.
Oh! si chères au cœur! Oh! si chères aux yeux
Qu'on eût voulu mourir en les embrassant toutes!

« Oh! comme c'est joli! » dit-il, joignant les mains.
Et, tombant à genoux, comme un enfant qui n'ose,
L'Homme, pour s'embaumer le long des noirs chemins,
Mit ses doigts dans les fleurs et cueillit une rose.

Puis Dieu l'emmena loin, parmi des monts géants,
Et lui montra la neige, à leurs pics fantastiques.
Si blanche! que les yeux se dilataient, béants,
Comme ivres de lumière et de splendeurs mystiques.

« Oh! comme c'est joli! » dit l'Homme radieux.
Et, voyant s'écrouler une grande avalanche,
Pour s'égayer en route et se charmer les yeux,
Il prit sur la montagne un peu de neige blanche.

Et puis, Dieu l'emmenant dans le ciel, tout d'un trait,
Lui montra des vols blonds d'étoiles immortelles.
Si douces! qu'ici-bas, toujours, l'âme voudrait
Vertigineusement prendre l'essor vers elles!

« Oh! comme c'est joli! » dit-il, les bras tendus.
Et, pour illuminer ses nuits aux sombres voiles,
L'Homme, enlevé sur Dieu, par grands bonds éperdus,
Escalada le ciel et lui prit deux étoiles.

Or, comme il était las d'avoir tant cheminé,
L'Homme, qui revenait vers la terre morose,
S'endormit dans un pli de l'azur satiné,
Ayant à ses côtés étoiles, neige et rose.

Et le bon Dieu voulant que l'Homme, à son réveil,
Vît en un seul objet ces choses mirifiques :
Neige aux pures blancheurs, rose à l'éclat vermeil,
Étoiles aux rayons doux et béatifiques;

Voulant qu'il fût heureux, voulant qu'il fût joyeux,
Voulant qu'il n'eût plus rien à désirer au monde,
Qu'il ne regrettât plus les anges ni les cieux,
Mais qu'il vécût vibrant dans l'extase profonde.

Dieu prit étoiles, neige et rose en ses doigts saints,
Et, rêvant un chef-d'œuvre avec cet amalgame,
Fit de la rose un front, de la neige deux seins,
Des étoiles deux yeux, et du tout une Femme.

RÈVE

A Emile Goudeau.

2

RÊVE

Je sens... quoi donc ? Je sens comme un grand astre chaud,
Un astre qui m'aborde, un astre qui m'embrasse.
Et, sous lui, je me vois devenir large et haut,
Et j'enfle comme un fruit que le soleil harasse.

Je sens... quoi donc? Je sens, dans un vaste frisson,
Que j'acquiers lentement des ampleurs inconnues;
Et que mon bras énorme enserre l'horizon;
Et que mon front vainqueur rayonne dans les nues.

Je sens... quoi donc? Je sens que mon corps véhément
Absorbe d'autres corps en sa géante enflure;
Que la terre devient ma chair, et, vaguement,
Que les arbres des bois forment ma chevelure!

Et que je m'assimile, en passant, des rochers;
Et que mon cœur s'adjoint pour veines les rivières;
Et que, plaine infinie où pointent des clochers,
Mon derme monstrueux se fleurit de bruyères!

Et que tous les condors, que tous les alcyons,
Dans mon cerveau qui chante, ouvrent leurs ailes grises!
Et que mon œil absorbe au ciel tous les rayons!
Et que mon souffle absorbe en l'air toutes les brises!

Hosanna! je grandis! le tonnerre est ma voix;
L'aurore, mon espoir; l'ouragan, mon alarme;
Et je me ressouviens que j'ai fait autrefois
Le printemps d'un sourire et la mer d'une larme!

Hosanna! je grandis! je suis un globe ardent;
Ma vie est faite avec des milliards de vies,
Et, gigantesque et lourd, je trône, en regardant
Tourner autour de moi les lunes asservies!

Hosanna! je grandis! je grandis! et j'ai faim!
Et j'engloutis des vols d'étoiles minuscules;
Et je deviens un corps immense, un corps sans fin,
Un corps dont les soleils forment les molécules!

Et ma pensée altière est un brasier de feux;
Et mon souffle est la loi qui fait tourner les mondes;
Et, de mon front auguste, éblouissants cheveux,
Partent pompeusement des jets d'étoiles blondes!

Hosanna! Hosanna! je suis grand et béni!
Je sens en moi tout naître, et mourir, et renaître!
Je peuple tout le ciel, je peuple l'infini!
Je suis Seul, je suis Tout, je suis Dieu, je suis l'Être!

* * *

Mais, soudain, je sens... quoi? dans l'espace houleux,
Deux mains de feu, deux mains larges, plates, immondes.
Deux vastes mains pesant de leurs doigts fabuleux
Sur tout mon corps, sur tout mon ciel, sur tous mes mondes!

Et je sens... oh! Quoi donc? Que mon être se fond,
Rapetisse, décroît sous les deux mains de flamme
Et qu'à grands coups de poing ces deux mains-là me font
Rentrer de lourds monceaux d'astres brisés dans l'âme!

Et je deviens petit, de plus en plus petit!
Et je hurle, et je sens la paume impitoyable
Des mains qui me triture et qui s'appesantit,
Pétrissant dans mon corps l'univers effroyable!

Et je me rapetisse encore, en comprimant
Dans mon être éperdu les géantes étoiles!
Et je redeviens homme, épouvantablement!
Homme: et je sens les dieux enfermés dans mes moelles!

Et j'éclate, et je geins, et des globes amers
Me font craquer la peau de leurs masses grenues!
Et j'ai mal aux soleils, et je souffre des mers,
Et je me sens pleurer vaguement par les nues!

Mais qu'entends-je? un grand bruit! un tonnerre! une voix!
La voix de la Nature harmonique et puissante!
Et cette voix me parle! Et tout à coup je vois
Les deux mains s'imposer sur ma tête pesante!

Et la voix dit alors : « Va! l'œuvre est accompli!
Va, vibrant! va, pieux, sur la terre charmée!
Fais rugir les volcans dont ton front est rempli!
Fais éclore les fleurs dont ton âme est formée!

« Va, chante les printemps ! Va, célèbre les cieux,
Tantôt joyeux, tantôt plaintif, tantôt farouche !
Et que l'homme en oyant ton verbe harmonieux
Croie entendre crouler des astres de ta bouche !

« Que ton front resplendisse ainsi qu'un firmament !
Que ta parole embaume ainsi que les verveines !
Et qu'aux heures d'amour ton grand cœur véhément
S'enflamme des soleils charriés par tes veines !

« Souviens-toi que tu fus globe, zéphyr, rayon,
Tout ce qui luit, ce qui murmure, ce qui fleure !
Sois l'orgue émerveillé de la Création
Où formidablement tout s'extasie ou pleure !

» Et chante, chante encor ! chante, chante sans fin !
Chante, ayant des concerts d'étoiles dans la tête !
Et deviens immortel, ô mon œuvre divin :
Univers enfermé dans un homme, ô Poète ! »

LES LARMES DU PIN

A A. Uzès.

LES LARMES DU PIN

Quand il eut déchaîné ses vents sur les forêts,
Comme un pâtre qui lâche un troupeau de gorets
Et court après, sous sa capote;
Quand il eut remisé, comme un rossard jauni,
Son soleil écloppé de battre l'infini
De ses quatre fers en compote;

Quand il eut dit : Hiver, lève-toi ; c'est ton tour !
Dieu se mit un faux-nez, et sortant de sa tour,
De sa grande tour de porphyre,
Il s'en alla sur terre, un bâton à la main,
Puis, fatigué, s'assit sur le bord d'un chemin,
Sous des arbres veufs de zéphyre.

Un grand chêne jetait ses feuilles par tas blonds.
Lors Dieu lui dit : « Pourquoi, sous les froids aquilons,
Jonches-tu le sol de feuillages ? »
Le chêne répondit : « C'est que le sol a froid :
Je le couvre — C'est bien, fit Dieu, je te fais roi
De la forêt, toi qui soulages. »

Plus loin, Dieu vit un pin : « Pin, pour qui gardes-tu
Tes feuilles ? — Pour moi seul : je veux rester vêtu,
Quand tout a froid, bruyère, ormoie.
— Égoïste, c'est bien ! fit Dieu ; tu porteras
Une plaie à ton flanc, pin, tant que tu vivras. »
Depuis, le pin saigne et larmoie.

INFINI

A Rodolphe Darzens.

INFINI

I

Or, ce jour-là, quittant enfin l'huis de ses pères,
Une fourmi sortit. Elle vit des repaires
Étranges, de grands bois étranges, de grands cieux
Etranges ! Tout était étrange pour ses yeux.

C'était une fourmi jeune : une adolescente.

Donc, elle s'engagea dans une longue sente,
Et là, marcha, marcha, marcha, toujours marcha,

Vit des plaines à n'en plus finir, chevaucha
Par monts, par vaux, par lieux pleins de choses superbes ;
Vit ces cèdres géants qu'on nomme des brins d'herbes,
Et des canaux, et des tunnels, et des cités,
Et des ponts au-dessus de gouttes d'eau jetés,
Et des foules où l'un contre l'autre on trébuche,
Et des Paris entiers construits sur une bûche,
Puis, plus loin, tout à coup, en débouchant d'un val,
L'océan ! l'océan dans un pied de cheval !
O spectacle sublime !... Et loin, plus loin encore,
Ces monts Himalaya : les cailloux, que décore,
Comme un bois de sapins, la mousse aux rameaux noirs ;
Et, là-dessus, altiers, se voyaient des manoirs
De pucerons, des forts aux lugubres silences,
Et des créneaux par où des taons montraient leurs lances,
Et, tout en bas, étaient des quais, des docks grouillants
Pleins de ces grands tonneaux que l'on nomme les glands,
Et, tout à l'horizon, au pied de camomilles,
Ces longs chemins de fer qu'on nomme les chenilles.

Lors, fort s'extasia dame Fourmi.

« Holà !

Dit-elle à des vieillards-fourmis qu'elle héla :
Ce caillou, n'est-ce pas, est bien le bout du monde ? »

Et les vieilles fourmis lui dirent, à la ronde :

« Non, moi j'ai vu plus loin un mont dix fois plus grand !

— Et moi j'ai vu, le jour dernier, en parcourant
Un bout de planche, un pont d'une bien autre taille !
On le nomme, en patois du pays : brin de paille !

— Moi, j'ai vu tant d'endroits, que mon front en pâlit !

— Moi, j'ai vu ce géant des bois : un pissenlit !

— Moi, cet aérostat que l'on nomme une plume !

— Moi, j'ai lu, de mes yeux lu, dans un grand volume
En feuilles de persil, qu'on vit passer, vers l'an
Cinq cent mille, un nuage et si noir et si lent,
Qu'il fit la nuit sur nous, dix ans, ainsi qu'un dôme !
« Crapaud » était son nom, rapporte un astronome ! »

Et le chœur des vieillards, alors, se prosterna.

« Dieu, que votre œuvre est grand ! Hosanna ! hosanna ! »
S'écria la fourmi, le cœur plein de mystère.

Et, tremblante, elle mit ses six genoux à terre.

II

Or, à cette heure, un jeune enfant ouvrit les yeux.

Il vit l'azur, il vit le soleil radieux,
Les gens, les bois, le grand chaos des créatures ;
Des êtres verts, noirs, roux, des êtres à statures
Géantes, faisant peur au ciel, avec leurs bras :
Des hêtres et des lis, des lions et des rats,
Du grand et du petit ; des montagnes altières.

Êtres bossus ayant pour veines des rivières,
Et pour ongles des rocs, et pour poils des sapins ;
Il vit de grands bonnets de neige aux fronts alpins ;
Les nuages : moutons du ciel, à toison blanche ;
Les lacs : baignoires où des îles font la planche ;
Et les continents plats : nénuphars monstrueux ;
Et la mer, cette bête aux flots tumultueux,
Secouant les vaisseaux qui tourmentent sa face,
Comme un chien, la vermine obscure qui l'agace ;
Et les volcans enfin, ces vieux monts dégoûtés
Qui crachent nuit et jour vers les cieux éhontés
— Comme on crache en passant devant une sentine —
Tout ce qu'ils ont de lave amère en leur poitrine !

Et l'Homme, quand il vit tout ceci, frissonna :

« Dieu, que votre œuvre est grand ! Hosanna ! hosanna ! »
Cria-t-il.

Et son front se courba d'épouvante.

III

Fourmis! Hommes! vivants d'un jour! fange mouvante!

Peut-être en ce moment, peut-être... — Et pourquoi pas?
La Terre, ce grand être arrondi sous nos pas,
La Terre, ce géant obèse qui tournoie
Et qu'ainsi qu'un têtard englouti par une oie,
Quelque autre être plus grand boira sans doute un jour!
La Terre...— Oh! pour l'insecte habitant un vautour,
Le vautour n'est-il pas un monde qui gravite?
La Terre, oiseau dont l'homme est le vil parasite;
La Terre, qui parfois, quand nous rongeons trop fort,
— Tel un bœuf sous la mouche abjecte qui le mord —
Donne à sa peau ce court frisson involontaire
Que nous appelons, nous, un tremblement de terre!

La Terre, cette bête au derme cultivé
Dont nous nommons volcan un furoncle crevé ;
Cette Terre, pour qui les rondes effrénées
Qu'elle fait, depuis mille et mille et mille années,
Avec ses sœurs Vénus, Mars, Vulcain, Jupiter
Et les astres-dondons qui rôdent dans l'éther
Autour du Roi-Soleil, ce protecteur illustre,
Sont jeux d'enfants valsant une heure autour d'un lustre :
La Terre, dis-je, vit, en ouvrant ses grands yeux,
Cent mille autres soleils trônant au fond des cieux,
Et puis cent mille encore ! et puis cent mille encore !
Menus comme des grains qu'une poule picore,
Oh ! des soleils partout ! des soleils ! des soleils !
De grands entassements de grands mondes vermeils
Se touchant, s'attachant, se confondant ensemble !
Oh ! tant, tant de soleils, voyez-vous, qu'on en tremble,
Et qu'on ferme les yeux, et qu'on a peur de voir !...

« Dieu, qui tiens ces troupeaux d'astres sous ton pouvoir,
Que tu dois être grand ! » dit la Terre oppressée.

IV

Et peut-être...

Oh ! tenez, ôtez-moi la pensée !
Ôtez-moi la pensée, ou bien je deviens fou !...

Ces soleils, ces soleils venant on ne sait d'où,
Tous ces tas de soleils peuvent n'être, vous dis-je,
Que des gouttes de lait, que quelque Être-prodige
Cent mille fois plus grand encor, d'un doigt luron,
Fit jaillir par mégarde en pressant un sein rond !

BOHÉMIENNE

A Hermann Vogel.

BOHÉMIENNE

Ne les aimez-vous point ces femmes d'Italie,
De Corse, de Bohême, ou l'on ne sait trop d'où,
Dont l'œil a des clartés suaves d'embellie,
Et la gorge, des tons roussâtres d'amadou ?

N'aimez-vous point surtout leurs loques mirifiques,
Leurs rouges cotillons, leurs rouges caracos,
Qui font peur aux chevaux de fiacre pacifiques
Croyant voir ambuler de grands coquelicots ?

J'en vis une, un matin de froidure mortelle ;
Elle était mendiante, elle avait des yeux creux ;
Elle avait huit, ou neuf, ou dix ans, croyait-elle :
On n'aime pas compter quand on est malheureux.

Elle pleurait. De faim ? De froid ?... La mendiante
N'était pas curieuse et peu s'en tracassait.
Et près d'elle, la foule allait, venait, bruyante,
Sans amertume au cœur et sans trouble au gousset.

On lui jeta deux sous. Elle sourit, heureuse.
Décidément, c'était de faim !... Elle acheta
Un pain tout frais, tout chaud, à croûte savoureuse,
Un pain qui dans ses doigts engourdis craqueta.

C'était au Luxembourg. Toutes les promenades
Étaient blanches de neige. Au lointain, des buissons,
Vagues pâtés, avaient de vagues cassonades
Dont la bise en soufflant mâchonnait des tronçons.

L'enfant entra, joyeuse. Avec ses mains rougeaudes,
Elle voulut casser sa croûte ; or, il advint
Qu'elle laissa tomber deux miettes toutes chaudes,
Et qu'un moineau, puis deux, puis trois, puis dix, puis vingt,

Puis cent, puis tout le tas des pillards redoutables
Arrivèrent, traînant de l'aile, zézayant,
Ouvrant des yeux navrés et des becs lamentables
En braillant des *pater* confus de mendiant.

Oh ! les pauvrets ! « Cuic ! cuic ! —Oyez, les bonne âmes !
Cuic, cuic ! nous sommes, nous, les victimes des vents !
Nous sommes mariés — cuic ! cuic ! — et nous laissâmes
Au nid nous ne savons plus trop combien d'enfants ! »

Oh ! les pauvrets ! Autour de la bohémienne,
Ainsi douillets, frileux, ils marmottaient en chœur
Je ne sais quelle étrange et plaintive antienne
Qui vous troublait l'oreille et vous sonnait au cœur !

Et l'enfant leur donna des miettes : « Voilà, frères ! »
Oh ! comme on se jetait dessus ! Comme on bâfrait
En allongeant le col ! Oh ! les doux téméraires
Qui prenaient dans les doigts le pain qu'on leur offrait !

« Voilà, frères ! » C'était si doux, si beau, si tendre
A voir ces nourrissons vous entourant ainsi !
Et puis c'est si gentil et c'est si bon d'entendre
Quelqu'un — même un oiseau—vous dire : « Cuic ! » Merci !

Il en venait d'un peu partout : des gros, des frêles,
Des noirs, des gris, des roux, oh ! les chers détrousseurs !
Certains avaient des tons humbles de tourterelles :
D'autres, des tons cassants et fiers de régisseurs !

Frou ! frou ! frou ! chaque miette en attirait des bandes,
Du Sud, du Nord, d'Alger ou de Saint-Pétersbourg !
« Cuic : bonjour ! cuic : holà ! donnez-nous nos prébendes,
Nous avons droit au pain qu'on mange au Luxembourg ! »

Et la bohémienne aux jupons écarlates,
Au foulard jaune, aux chairs hâves, aux yeux vitreux,
Et dont le froid faisait saigner les omoplates,
Et dont la faim faisait crier l'estomac creux.

Jeta, jeta son pain, tout son bon pain, par miettes !
« Voilà ! mangez, pierrots que l'hiver harcela !
Mangez, les gueux de l'air ! mangez, les pique-assiettes
Et les bohémiens du ciel ! mangez, voilà ! »

Elle les regardait, émue et radieuse,
N'ayant plus faim, plus froid, oh ! non ! certainement !
Et très-fine, très-drue et très-silencieuse,
La blanche neige ouatait la terre, lentement.

Elle tombait, tombait, de l'espace livide ;
Elle tombait, tombait, comme si, blancs et doux,
Tous les anges du ciel étaient morts dans le vide
En jetant le duvet de leurs ailes sur nous.

Et soudain les oiseaux partirent. « Adieu, frères! »
Le pain était fini. L'enfant jeta les yeux
Au loin : rien ! en haut : rien ! Froids, mats, gris, cinéraires,
Les cieux font mal à voir, celà n'est plus les cieux.

Et la bohémienne, alors, eut des vertiges...
Elle vit, vaguement, du soleil, des pains frais,
Des amis, des oiseaux entre de jeunes tiges !...
Et de nouveaux avrils sur de neuves forêts...

Elle voulut marcher, mais ses jambes raidies
Fléchirent ; elle chut, inerte, au premier pas,
Et la neige boucha ses orbites grandies....
Un moineau vint, mais il ne la regarda pas.

LA VENGEANCE DE L'HOMME

A Emile Michelet.

LA VENGEANCE DE L'HOMME

Pouvoir aller là-haut, comme un chasseur farouche !
Oh ! pouvoir braconner au fond de ce ciel louche
Comme on braconne au fond d'un bois !
Et, caché sous un astre ainsi que sous un orme,
Faire, oh ! faire là-haut quelque battue énorme
De divinités aux abois !

Pouvoir escalader l'entassement des mondes
En posant mes deux pieds sur les soleils immondes,
Comme sur des marches d'égoût !
Et, si je trouvais Dieu dans un fond de crevasse,
Vomir, oh ! lui vomir mes poumons à la face
Dans un long hoquet de dégoût !

Et lui vomir ma vie ! et s'il fuyait, l'infâme !
Enfourcher quelque dos de comète de flamme,
Et galoper éperdûment,
Jusqu'à ce que ce Dieu se heurtât à quelque astre,
Ou se broyât le front contre quelque pilastre
Gigantesque du firmament !

Dieu ! Dieu ! perfide Dieu ! Vois-tu ces mers bavantes ?
Sais-tu pourquoi leurs flots hérissés d'épouvantes
S'épuisent en bonds furieux ?
Sais-tu pourquoi ces pics aux béantes entailles
Haussent obstinément leurs formidables tailles,
Comme pour souffleter les cieux ?

Sais-tu pourquoi l'éclair balafre les nuées ?
Sais-tu pourquoi la trombe aux sinistres huées
Cogne contre le ciel, la nuit ?
Sais-tu pourquoi l'on voit, dans l'âpre éther sans bornes,
S'essouffler, à courir, des meutes d'astres mornes
Traquant on ne sait quoi qui fuit ?

Ah ! c'est que tout cela, tout cela, Dieu féroce :
L'éclair, le flot, le pic, l'astre, la trombe atroce,
Entends-tu, monstre ? oui, tout cela
Implacable, acharné, terrible, fou, sauvage,
Partout, avec furie, avec haine, avec rage,
Te cherche, ô toi qu'on nomme Allah !

Oh ! si nous te trouvions pourtant ! horrible joie !
Oh ! si ce grand forçat de soleil, qui rougeoie
Éternellement dans les cieux,
Et si tous ces troupeaux râlants de sphères rouges
Savaient où sont, là-haut, les tanières, les bouges,
Les antres, les chenils à dieux !

Oh ! saisir Dieu ! lui dire : « Ah ! c'est ton tour, sans doute !
Viens, pâle humanité, viens, grondante ! viens, toute !
Le jour de la vengeance a lui !
Debout ! tout ce qui geint ! Debout ! tout ce qui souffre !
Debout ! tous les volcans au gosier plein de soufre !
Crachez, crachez, crachez sur lui !

« Déchiquète-le, trombe ! et bave sur lui, vague !
Et hache-le, farouche éclair : vermeille dague !
Et fends-le, pic : sinistre épieu !
Et ruez-vous dessus, astres ! et qu'on le broie !
Et que tout l'univers vienne faire sa proie
De cette carcasse de Dieu ! »

Et moi, moi l'Homme, alors, je lui dirais : « Dieu traître !
Ah ! tu m'as mis au monde ? ah ! tu m'as donné l'être ?
Eh bien ! à ton tour, Jehova !
— Épargnez-le, soleils : j'ai trouvé ma vengeance !
Elle est terrible. Oyez : — Dieu très-haut, Providence,
Néant !... je te fais homme ! Va ! »

JEUX D'ENFANTS

4

JEUX D'ENFANTS

O mon tout petit fils, ô mon tout petit nous :
Chose faite de moi, d'*Elle!* Chose bénie!
Chose que l'on voudrait regarder à genoux,
Silencieusement, dans l'extase infinie,

O mon tout petit fils, je vous vois là, ce soir,
Philosophiquement sucer un pouce rose,
Et chercher à saisir, sur un grand mur tout noir,
Un tout blanc rayonnet de soleil qui se pose.

Oh! le beau rayonnet! Et vos doigts ingénus,
Avec un mouvement si drôle, ô Dieu! si drôle!...
Tapent le grand mur noir par petits coups menus
Pour prendre le rayon merveilleux qui le frôle.

Chimères! ô rayons! l'on ne vous saisit point.
Et vous alors, mon fils, navré, rempli d'alarmes,
Voyant qu'on ne peut prendre un rayon dans le poing,
Vous plissez votre bouche et vous fondez en larmes!

O mon tout petit fils, ne pleurez pas ainsi!
Oh! non! Je pleurerais comme vous, moi, poète!
Moi qui passe mes jours à vouloir prendre aussi
Les rayons de soleil qui traversent ma tête!

LA ROSE

A Jules Claretie.

LA ROSE

Jadis — sous quel grand roi? point ne l'ai retenu.
En quel siècle? l'auteur ne le sait davantage, —
Vivait, en quelque endroit que je n'ai point connu,
Un tendron fort joli, fort pauvret et fort sage.

Son teint? Ne sais. Sans doute un beau teint éclatant.
Son nom? Ne sais. Sans doute Albine, Luce ou Flore.
Mais ce que je sais bien, c'est qu'elle embaumait tant,
Oh! tant, qu'à son entour les fleurs n'osaient éclore.

Mais ce que je sais bien, c'est qu'elle éblouissait,
Et que, pour la créer, n'ayant d'autre amalgame,
Dieu dut fondre un soleil dans son large creuset
Et le couler, splendide, en un moule de femme.

Et puis je sais encor les choses que voici :
Qu'un jour, le Roi passant au milieu d'une escorte,
Elle le vit ; l'aima, quoiqu'humble et pauvre ainsi ;
Que lui ne l'aima point, las! et qu'elle en est morte.

Or, longtemps, très-longtemps après, sur son tombeau,
Au milieu de l'ortie et de la mandragore,
On vit surgir du sol, comme un divin flambeau,
Une fleur qui semblait faite avec de l'aurore :

Une fleur merveilleuse à royale couleur,
Pleine d'éclats de joue et de lueurs étranges;
Une grande, une belle, une suave fleur
Une fleur qui semblait une vague chair d'anges!

Et cette fleur, un soir, dit aux fleurs d'alentour :
« Fleurs, êtes-vous les fleurs sur le Roi mort germées?»
Et les fleurs dirent : « Non! » Et toutes à leur tour
Saluèrent leur sœur aux nuances aimées.

C'était un soir très-doux où tout s'émerveillait,
Où des insectes d'or bourdonnaient sur des menthes,
Où la rosée au fond des calices brillait
Comme des pleurs d'amour en des yeux clairs d'amantes.

Oh! la Fleur palpita sous le tiède soleil,
Avec des gonflements de vieux cœur qui se brise ;
Puis, s'envolant du sol comme un oiseau vermeil,
S'en alla, haletante et rouge, dans la brise.

Elle vola, vola, sur les gazons fleuris.
Elle vit un lis pâle à corolle neigeuse :
« Lis, n'est-ce point sur feu le Roi que tu t'ouvris?
— Non! » répondit le lis à la fleur voyageuse.

Elle vola sur des cyprès, sur des bouleaux,
Elle vit un œillet à corolle éclatante :
« Œillet, es-tu l'œillet sur mon amant éclos?
— Non! » répondit l'œillet à la fleur palpitante.

Elle vola, toujours, infatigablement,
Vit des fleurs de tout genre et de toute contrée :
« Fleurs, avez-vous fleuri sur le Roi mon amant? »
Et les fleurs dirent : « Non! » à la fleur éplorée.

Alors, lasse et flétrie, elle se laissa choir.
L'Occident était rouge, et, par vagues cohortes,
Silencieusement, dans la splendeur du soir,
S'envolaient vers les cieux des âmes de fleurs mortes.

Et la grande Fleur dit : « Partez, ô mes parfums!
Partez, peuplez l'espace harmonieux d'arômes!
Métamorphosez-vous, ô mes esprits défunts :
Fleurs, redevenez fleurs! atômes, des atômes!

« Mais où que vous alliez, quoi que vous deveniez,
Quelles que soient demain vos couleurs et vos formes,
Et quelque soit le nom de vos êtres derniers
Emportés dans la vie aux tourbillons énormes,

« Oh! toujours, oui, toujours! cherchez avec douleur
La plante ou le parfum, l'âme ou le corpuscule
Du Roi que j'aimais, femme ; et que j'aime encor, fleur
Et que j'aimerai, souffle, arôme et molécule! »

Soudain, du fond de l'ombre, une voix retentit :
« Renonce à ton amour, fleur tendre et purpurine!
La mort répare tout. Qui fut grand est petit :
Elle t'a faite Fleur ; elle m'a fait Epine! »

« O mon Roi! dit la Fleur en sanglotant d'émoi,
Que vous soyez Epine ou Lis, moi je vous aime! »
Et, vers l'arbuste abject qui poussait sur le Roi,
Elle voulut bondir dans un effort suprême.

Mais le jour était mort. Rien ne remuait plus.
Le ciel morne éteignait ses rougeurs de cratère ;
Et la Fleur expirante aux pétales perclus
Ne put joindre l'Epine et resta sur la terre.

Alors, superbement, Dieu qui, silencieux,
Allumait au zénith les étoiles sereines,
Dans un nuage d'or se laissa choir des cieux,
Et ramassa la Fleur dans ses mains souveraines.

Puis, la posant, émue, entre les dards charmés,
Gravement, d'une voix formidable et très-douce
Comme un long hurlement de simouns enflammés
Et comme une chanson de ruisseaux dans la mousse ,

Dieu dit : « Fleur, sainte Fleur, aimante Fleur, revis!
Revis sur ton amant, revis sur ses épines!
Greffe-toi sur son être, et, sous mes yeux ravis,
Fais éclore ta joie en floraisons divines !

« Sois l'orgueil des jardins, la parure des bois,
Que, devant toi, les fleurs pâlissent, éclipsées ;
Et que les amoureux te prennent dans leurs doigts,
Quand ils n'oseront plus se dire leurs pensées !

« Que tous mes papillons te fassent des rondeaux !
Que tous mes rossignols te consacrent leurs lyres !
Que ce qui brille ou chante au ciel ou sur les eaux.
Que mes aubes, que mes printemps, que mes zéphyres,

« Que mon soleil joyeux, que mon azur aimant
Te fassent en ce monde une incessante fête,
Et que ta vue, ô Fleur, fasse éternellement
Rêver la jeune fille et chanter le poète ! »

Il dit ; et vers les cieux, superbe, il s'envola,
En criblant d'astres d'or le firmament morose.
Et l'Homme, s'éveillant après cette nuit là,
Sur le premier Rosier, vit la première Rose.

LOI DE NATURE

A Félix Gaboriau.

LOI DE NATURE

L'Homme un jour regarda dans une goutte d'eau.

Un vague être y vaguait sur un vague radeau.

« Petit être, comment vis-tu?

Lui :

— Je dévore

Des êtres plus petits et plus vagues encore. »

L'Homme jeta les yeux alors sur un fétu.
Il vit une fourmi : « Fourmi, comment vis-tu! »

La fourmi répondit : « En tuant des insectes. »

Un frelon voletait près des fourmis abjectes.

« O frelon bourdonnant sur les brins d'herbe amis,
Comment vis-tu ? dit l'Homme. — En tuant des fourmis »

Sur un coin poussiéreux de poutrelle fragile,
Tricotait dextrement une araignée agile.

« Et toi, comment vis-tu? — Je mange des frelons.

— Et vous, oiseaux du ciel chantant dans les soirs blonds?
— Nous mangeons des frelons ou bien des araignées.

— Et vous, bêtes des bois des oiseaux épargnées?
— Nous mangeons des oiseaux.

— Et vous, hommes? — Au choix,
Nous mangeons des oiseaux ou des bêtes des bois.

— Et toi, berceau des fils et tombeau des ancêtres,
Terre, grouillante Terre, être fait de tant d'êtres,
Comment vis-tu, réponds?

La Terre dit alors :
— Ce qui fait que je vis, êtres? Ce sont vos morts! »

Oh! l'Homme épouvanté prit son front dans ses paumes.
Un rossignol barbare au loin chantait des psaumes,
Joyeux et calme, ayant des morts plein le gésier.

L'Homme marcha, le front brûlant comme un brasier;
Il marcha, rabattant sur ses yeux les paupières,
Pour ne pas voir les murs dévorés par les lierres,
Pour ne pas voir les fleurs en proie aux pucerons,
Pour ne pas voir, avec leurs fratricides troncs,
Les arbres les plus forts étouffer les plus frêles,
Pour ne pas voir là-haut, sur toutes nos querelles,
Les troupeaux haletants des astres furieux
Tournoyer comme s'ils se traquaient dans les cieux.
« C'est donc vrai, cria-t-il, ô firmament immonde?
L'Égoïsme est la loi qui gouverne le monde.

Le monde : ce charnier éternel et puant
Où tout s'entre-dévore et ne vit qu'en tuant? »

Soudain, il trebucha. Qu'est-ce? Un paquet!... Çà pleure!...
Un enfant! Un petit enfant dont la chair fleure!
Et dont vaguent les yeux, et dont tremblent les mains ;
Un tout petit enfant laissé sur les chemins.
Jésus! Abandonner si frêle créature!...

L'Homme considéra cette progéniture
Et songea, les deux bras croisés, le front hagard.
Un rayon de folie étoilait son regard.

« Un être, un futur homme, un rival pour tout dire :
Des ennemis de l'homme, hélas! l'homme est le pire!
Un enfant qui boira, mangera, jouira,
Et de sa portion, plus tard, diminuera
Le gâteau sur lequel l'humanité se rue!... »

Un promeneur, là-bas, déboucha d'une rue.
Assis près de l'enfant, l'Homme toujours rêvait.

Un enfant de dix mois ou d'un an : il avait
Les yeux très doux, le front très blanc, les mains très roses
Et parfois il disait : « Ma-man » à toutes choses,
Ou bien montrait, au ciel, de son doigt potelé,
La lune toute ronde ainsi qu'un sein gonflé!

L'Homme, l'œil flamboyant, regardait, impassible.

« Holà! cria de loin le promeneur paisible,
Huant le Fou songeur et lui montrant le poing :
Holà, monstre! Comment, vous ne secourez point
Vous, homme, cette pauvre et faible créature?
Vous n'entendez donc rien aux lois de la Nature?...

— La Nature?... oh! pardon! » dit l'Homme en se levant.

Et, de son large pied, il écrasa l'enfant.

———

LES MORCEAUX DU PARADIS

A J. Pavlovsky

LES MORCEAUX DU PARADIS

Un jour — s'il faut en croire un conte de jadis —
Le bon Dieu fit là-haut l'école buissonnière.
Et, joyeux, s'en alla dans son beau paradis,
En posant sur les fleurs ses orteils de lumière.

Il vit les bois sacrés odorants de jasmins,
Il vit les grottes d'or chantantes de zéphyres.
Il vit, dans l'éther bleu, des vols de blanches mains
Touchant de toutes parts d'harmonieuses lyres.

Il vit les diamants du gazon luxueux,
Il vit les fruits dorés surchargeant la ramure,
Il vit l'entassement énorme et fastueux
De ce qui luit, et fleure, et gazouille, et murmure.

Mais soudain Dieu frémit. Dans cet enchantement
De grottes et de tours, de lacs et de feuillées,
Pas une âme ! Saint Pierre errait seul, tristement,
Avec son lourd trousseau de vieilles clés rouillées.

« Saint Pierre, bon saint Pierre, où donc sont mes élus ? »
Respectueusement, le saint prit la parole :
« Vous ne savez donc pas, Seigneur ? Il n'en vient plus!
Dit-il, en chiffonnant son antique auréole.

« J'ai beau parer mon seuil de vos anges chantants,
Et rehausser mon huis de soyeuses crépines,
Le chemin est trop rude et bon pour l'ancien temps :
On ne sait plus monter par des sentiers d'épines. »

Alors Dieu partit, grave, et les yeux alourdis.
Puis, regagnant là-haut son trône solitaire,
Il broya sous son pied tout son vain paradis
Et, pleurant, en jeta les morceaux à la terre.

Et depuis lors, toujours, des constellations,
Ils descendent, peuplant les vastes cieux de flamme,
Et l'homme sent, après les bonnes actions,
Ces bouts de paradis qui lui tombent dans l'âme.

L'AMOUR

A Catulle Mendès.

L'AMOUR

Dans la grouillante ampleur de l'espace aveuglant,
Dans les clartés, dans les splendeurs, dans les cantiques,
Novice et blond, joyeux et sain, rythmique et lent,
Le globe allait parmi les globes extatiques.

Il tournait dans l'azur caressant et moelleux,
Il tournait, recouvert de joie et d'hyménées ;
Et les printemps passaient comme des regards bleus
Dans la ronde dansante et folle des années.

Ses monts neigeux faisaient à Dieu des saluts blancs,
Ses bois offraient au ciel les senteurs de leur flore,
Ses mers chantaient, son sol vibrait, et, sur ses flancs,
Dernier fils du soleil, l'Homme venait d'éclore.

Depuis ce jour, vingt fois, le globe radieux
Avait vu reverdir les arbres sur sa croûte,
Lorsque, vierge, puissant, le front droit sous les cieux,
L'Homme trouva soudain la Femme sur sa route.

C'était un midi fauve où la biche bramait,
Où la brise semblait chuchoter des paroles,
Où, sur la plaine ardente et rousse qui fumait,
Des rayons de soleil violaient des corolles.

Et l'Homme dit alors, plein de vagues effrois,
« Femme, femme, qu'as-tu dans tes regards de flamme ?
Oh ! moi, lorsque tes yeux me regardent, je crois
Sentir tous les printemps qui me réchauffent l'âme ! »

Il serra dans sa main ses doigts éblouissants :
« Femme, femme, qu'as-tu dans ta chair qui fascine?
Oh ! moi, lorsque tes doigts m'effleurent, oh! je sens,
Je sens toutes les fleurs éclore en ma poitrine ! »

Elle laissa sur lui flotter ses cheveux longs :
« Femme, femme, qu'as-tu? Quand le vent t'échevèle,
Oh ! moi, vois-tu, je sens, sous tes grands cheveux blonds,
Je sens tous les volcans s'ouvrir dans ma cervelle ! »

Alors, il l'étreignit dans ses deux bras puissants :
« Femme, femme qu'as-tu? Tes deux seins de lumière
Me font heureux, heureux à ce point que je sens
Toutes les mers jaillir en pleurs sous ma paupière! »

Et les fleurs s'entrouvraient, et le sol se fendait,
Et les oiseaux râlaient sous les bois proxénètes,
Et le soleil lubrique et monstrueux ardait,
Comme un taureau de feu poursuivant les planètes.

« O toi, toutes mes fleurs, ô toi, tous mes printemps !
Dit l'Homme, serre-moi dans tes bras, car j'éclate !
Et je sens tout à coup, par grands troupeaux chantants,
Des étoiles jaillir en mon cœur écarlate. »

Et la Femme lui dit : « O toi, toutes mes fleurs,
O toi, tous mes printemps, Homme en qui je me fie,
Serre-moi dans tes bras, bois mon souffle et mes pleurs,
Prends, si tu peux, mon âme ; et, si tu veux, ma vie ! »

Et tous deux, hésitants, éperdus, anxieux,
Palpitants de désir, envahis de mystère,
Regardèrent, là-haut, large et nu dans les cieux,
Le soleil triomphal haleter sur la terre.

Il s'étalait, vainqueur, sur ses lourds mamelons,
Il s'étalait, l'oignant de caresses pâmantes,
Il s'étalait, viril, dardant de grands jets blonds
A travers les poils roux de ses forêts fumantes !

Il s'étalait, brutal, prolifique, acharné,
Engouffrant dans le sol des milliards de germes,
Et chaque val béant du globe raviné
S'ouvrait à ses rayons comme une vulve aux spermes.

« Soleil, ô bon soleil, dirent-ils, à genoux,
Et vous, terre, animaux, plantes, lumière, brise,
Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous!
Car notre chair s'allume et notre être se brise!

« Car nous tremblons, car nous pleurons, car nous crions!
Car nous souffrons d'un mal que l'on ne peut connaître!
Car nous voudrions... oui, tenez, nous voudrions...
Quoi? hurler! quoi? chanter! quoi? quoi? mourir peut-être!

« Mourir, ressusciter ensemble en bonnes fleurs,
En fleurs entrelaçant leurs tiges dans les plaines,
Mêler notre rosée, ayant mêlé nos pleurs,
Et boire nos parfums, ayant bu nos haleines!

« Ou bien échanger l'âme, et partir aujourd'hui,
Aigles jumeaux, vers l'âpre éther, à tire d'aile!
Moi, la Femme, penser par le cerveau de lui;
Moi, l'Homme, regarder par les grands yeux bleus d'elle!

« Ou bien grandir, grandir harmonieusement,
Et planer, les deux seuls, dans le vide sans borne,
Puis, sous le choc divin de notre embrassement,
Crouler en sphères d'or dans l'immensité morne!

« Ou bien encore, ou bien... Non! nous devenons fous!
Brise, lumière, odeurs, plantes, animaux, terre,
Soleil, ô bon soleil, ayez pitié de nous,
Et dessillez nos yeux que voile le Mystère! »

Alors, divinement, tout tressaillit en eux.
Et, des flots, des rochers, des pelouses, des branches,
Ils crurent voir soudain, par grands vols lumineux,
Éclore vaguement des mains tièdes et blanches.

Et ces mains les poussant tous deux vers des roseaux,
Ils partirent, choyés par les rayons solaires;
Et sur leurs fronts émus hoquetaient les oiseaux,
Et sous leurs pieds tremblants pleuraient les sources claires.

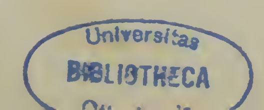
Et d'autres mains, là-bas, chassèrent le soleil;
Et d'autres mains, sur l'herbe, effeuillèrent des roses.
Et des voix, s'élevant dans l'espace vermeil,
Semblèrent dire à Dieu l'allégresse des choses.

Et l'occident rougit. Et, d'un lis, arriva
Une main qui guida les lèvres vers l'Aimée;
Et, d'un pied de jasmin, un doigt blanc s'éleva
Qui ferma les deux yeux de la Femme alarmée.

Et tout se tut, se tut, sous les bois, en tous lieux.
Un tronc fit choir la Femme, un rosier prit ses voiles...
Hosanna! Puis la Nuit, doucement, dans les cieux,
Tira son rideau noir passementé d'étoiles!

EN PASSANT

A Paul Belon.



EN PASSANT

Le ciel était en joie, on y sentait des anges,
On croyait voir flotter des coins de paradis ;
On rencontrait des fleurs, on oyait des mésanges,
Et des chansons d'amour montaient des bois tiédis.

Et, comme je passais, je vis une chaumine,
Un champ, un bœuf, et puis une fille : un tendron.
Le toit : gris ; le champ : vert ; le bœuf : roux ; la gamine
Avec deux rayons bleus d'étoile dans le front.

Et le chaume fumait. Et le champ d'un vert tendre
Exhalait un parfum de roses vers les cieux.
Et, levant son museau, le bœuf semblait m'attendre.
Et la pastoure ouvrait sur moi ses deux grands yeux.

Et chaume, champ et bœuf disaient : « O toi qui passes,
Viens ! Nous avons la paix pour ton cœur abattu. »
Et, de ses yeux d'aurore éclairant les espaces,
La vierge me disait : « Moi. j'ai l'amour. Viens-tu ? »

La paix ! l'amour !... Adieu, chaume, champ, bœuf et roses !
Adieux, vous, grands yeux bleus pleins de vagues regrets !
Je passe, et, jamais plus, je ne vous verrai, choses !
Je passe... Oh ! si j'avais le temps, je pleurerais !

———

LE REFUGE DU DIABLE

A Émile Blavet.

LE REFUGE DU DIABLE

Sa Majesté le Diable, empereur de la Terre,
Par la queue en suspens.
Au haut d'un pin songeait, morose et solitaire,
En forgeant des piquants pour arbustes grimpants
Et des dards pour serpents.

Or, il avait pourvu tous les aigles de serres
Et tous les fruits de vers,
Inventé les grêlons, les forbans, les faussaires,
Les tigres, et, dit-on, lâché par l'univers
Las ! les faiseurs de vers !

Bref, il ne savait plus, ne trouvant rien de pire,
Par quoi continuer,
Lorsqu'il vit tout à coup, sur son terrestre empire,
Dix mille millions de mortels le huer
Et sur lui se ruer !

« Mort au Diable ! mort ! mort ! hurlait la foule affreuse,
Assez de ses exploits ! »
Et, noire, elle approchait, approchait, plus nombreuse,
Bondissant des ravins, et des monts, et des bois,
Vers le Diable aux abois.

« Hum ! cette ovation me paraît mal conduite !
Pensa-t-il, avisons ! »
Et déroulant sa queue énorme il prit la fuite,
En sautant, en sautant, de buissons en buissons,
Sous les arbres grisons.

Il courut, il courut sur la terre déserte,
Il courut, il chercha
Une montagne haute et de neige couverte.
Il en vit une au loin. Lestement, comme un chat,
Dessus il se percha.

« Il fait trop froid ici ; nul ne pourra m'atteindre !
Restons en cet endroit ! »
Mais la foule qu'en bas le Diable entendait geindre
S'approcha, l'aperçut, et, sans crainte du froid,
Monta vers lui, tout droit.

« Hum ! dit l'Empereur noir, les vilaines manières ! »
Se voyant dénicher,
Il fit la cabriole, enfila des tanières
D'ours blancs, et, défiant ses sujets d'approcher,
Entra dans un rocher.

« Le roc est bien trop dur pour qu'on vienne m'y prendre !
Tâchons de nous tapir ! »
Mais, sous le fer de l'Homme, il vit le mont se fendre !
Hum ! Le Diable éteignit un volcan d'un soupir,
Mais il dut déguerpir.

« Tant d'assiduité chez mon peuple me flatte ! »
Dit-il en maugréant.
Et, voyant luire au loin la mer trompeuse et plate,
Il courut, puis, du haut d'un platane géant,
Plongea dans l'Océan.

« Enfin, je suis tranquille et peux reprendre haleine ! »
Le noir Monarque alla
S'assoupir mollement sur un dos de baleine...
Mais tout à coup, il vit des tubes et trembla :
Des plongeurs étaient là !

« Ah ! va-t-on me laisser la paix ! rugit le Diable,
Je suis las à la fin ! »
Et, traversant la mer d'un grand bond effroyable,
Maigre, mince, accourci par le froid, par la faim,
Menu, menu, fin, fin.

Si fin qu'il se pouvait rouler en une boule
Pas plus grosse que ça,
Il revint sur la terre. Et, voyant dans la foule
Un cœur de jeune femme, il se rapetissa,
Puis, malin, s'y glissa !

« Plus faux que mer, plus dur que roc, plus froid que glace,
Merveille des séjours !...
Hum ! dit le Diable en paix, que d'ici l'on me chasse ! »
Et de fait, malgré l'Homme, hélas ! et les Amours,
Le Diable est là, toujours.

SENSATION D'ÉTÉ

A René Martin.

SENSATION D'ÉTÉ

Des seins, des seins, encor des seins, partout des seins!
Des seins ronds, des seins lourds, d'énormes seins de femme.
Pendus au haut des corps comme de gros raisins
Dont la pulpe charnue et savoureuse affame!

Des seins! à l'infini, des seins! des seins mouvants!
Un grand moutonnement de seins drus qui m'effare,
Un océan de seins dont les flots énervants
Se brisent sur mon torse ainsi que sur un phare!

Des seins ! oh ! je ne vois que des seins, que des seins !
J'en vois partout, j'en sens partout, j'en prends, j'en tâte ;
Tout en est : les gazons en semblent des coussins,
Et l'air blond que je bois en semble être une pâte.

Et j'en ai plein mon cou, mes narines, mes yeux ;
Et tout ce que j'entends de chansons sans pareilles
Me vient, non des oiseaux qui chantent dans les cieux,
Mais de deux seins rosés entrant dans mes oreilles.

Je marche dans des seins ! Quand le soleil paraît,
Je crois voir ruisseler sur moi des seins en tranches,
Et je suis comme un arbre immense qui verrait
S'ouvrir au lieu de fleurs de grands seins sur ses branches !

Tout est seins : il en passe, en l'azur, en l'air chaud,
On en trouve des bouts dans les fleurs purpurines,
Et tous ces mamelons nuageux sont, là-haut,
De grands seins déformés, ô dieux, sous vos poitrines.

Tout est seins : le soleil est un sein enflammé,
La terre est un sein rond aplati sur ses pôles,
Et cette bonne vie où je nage, pâmé,
Doit être un sein géant fondant sur mes épaules.

Vivent les seins ! les seins sont seuls grands, seuls sacrés !
Bouches, fronts, lèvres, yeux, tout ment, tout est infâme !
Tout est l'œuvre infernal des démons conjurés ;
Dieu n'a fait que les seins dans le corps de la femme !

O seins, lumineux seins, béatifiques seins,
O rougeurs de cerise, ô blancheurs de carrares,
O vous qui dans nos flancs ébranlez des tocsins,
O vous qui dans nos chairs éveillez des fanfares,

Vous qui faites surgir des astres dans nos yeux,
Vous qui faites, parfois, trouver douce la vie,
O seins, soyez loués ! et, sous l'azur joyeux,
Qu'en chœur tout vous exalte et tout vous glorifie !

Et que pour vous, ô seins, dévotieusement,
Je délaisse les bois, les nids, les cieux, les roses ;
S'éteignent les soleils au fond du firmament,
Si brillent deux seins nus devant mes yeux moroses.

Et soit hué mon nom, et soient mes vers maudits,
Et me geigne le corps, et me sanglote l'âme.
Que je tombe en enfer : j'aurai le paradis
S'il me reste deux seins pour mes lèvres de flamme.

Et sèche mon cerveau sous mon crâne enchanté,
Et qu'à la fin je meure, inconnu, pauvre et blême,
Pourvu que mon front las dorme l'éternité
Entre les seins bénis d'une femme qui m'aime.

COMMENT

A Joseph Belon.

COMMENT

I

Comment je la voudrais ? Je ne sais point. Pourtant.
Je me souviens de clairs levers d'aubes rieuses,
Au bord d'un horizon si pur et si chantant
Que mes yeux s'emplissaient de larmes glorieuses !

Et puis, je me souviens de blonds soirs de chez nous,
Où si rose était l'air, si tiède le zéphyre
Qu'on eût voulu tomber dans les champs, à genoux,
Et lever ses deux mains vers le ciel, sans rien dire.

Et c'est pourquoi, tenez, je crois l'apprendre ici :
Faite de crépuscule incarnat et d'aurore,
Couleur de matin tendre et de soir adouci,
Et couleur de couleurs plus fugaces encore...

Sa chair, oh ! oui, sa chair, je la voudrais ainsi !

II

Comment je la voudrais ? Je ne sais trop. Dehors,
Je suis resté parfois, le dos blanchi de lune,
Pour sentir s'épancher lentement sur mon corps
Le baume lénitif et doux de la nuit brune.

Etoiles : yeux du ciel, ouverts sur nos tourments !
Astres, vers qui nos bras se dressent, extatiques,
Oh ! vous montrer mon cœur et ses déchirements !
Oh ! fondre en pleurs d'amour sous vos regards mystiques !

Et c'est pourquoi, tenez, je le découvre ici :
Faits de lune et de nuit, faits de baume et de flamme,
Et si bons, et si doux, et si tendres, et si
Miséricordieux qu'ils me dissoudraient l'âme...

Ses yeux, oh! oui, ses yeux, je les voudrais ainsi!

III

Comment je la voudrais ? Le sais-je bien ? Le soir,
Oh! oui, souvent, le soir, quand des mains inconnues,
Comme des mains de pape élevant l'ostensoir,
Promènent un soleil de pourpre par les nues,

J'aime entendre des voix de rossignols siffleurs
Me dire — oh! bonnes voix menteuses qu'il faut croire! —
Que mes jours, autrefois tout ténèbres et pleurs,
Seront dorénavant tout sourires et gloire!

Et c'est pourquoi, tenez, je m'en convaincs ici :
Faite de chants d'oiseaux et de brise qui glose,
Et puis mentant si bien que mon cœur endurci,
En l'oyant, puisse croire encore à quelque chose...

Sa voix, oh ! oui, sa voix, je la voudrais ainsi !

IV

Puis, ce que je voudrais ? Tenez : rien ! Seulement,
Qu'elle fût belle, et grande, et forte ! et que sa gorge,
Montueuse et charnue, impétueusement
Haletât sous mon corps comme un soufflet de forge !

Et qu'en ses bras vibrants on m'entende hurler !
Et que, sentant surgir des soleils dans mes moëlles,
Mon être gonfle, gonfle, et puis, las de gonfler,
Se dissolve en lumière et s'écroule en étoiles !

Mais, si point n'en mourais, las ! moi qui sais ici
Combien les lendemains d'amour torturent l'âme...
Qu'en un spasme éperdu, sans remords, sans merci,
Elle me transperçât le cœur d'un coup de lame!...

Oui, peut-être, après tout, je la voudrais ainsi!



VERTIGE

VERTIGE

Oh! tes yeux, tes chers yeux, tes bons yeux que j'adore!
Tes yeux pleins de soleil, tes grands yeux arrondis!
Moi, j'ai tes yeux. Holà! qui veut ma part d'aurore?
Moi, j'ai tes yeux. Qui veut ma part de paradis?

Ta chair, ta blonde chair, ta sainte chair, ô femme!
Oh! ta chair qu'éperdu j'inonde de mes pleurs!
Ta chair qui fait trouver l'odeur des lis infâme!
Moi, j'ai ta chair. Holà! qui veut ma part de fleurs?

Moi, je t'ai! Moi, je t'ai! Mais cela terrifie!
Oh! qu'on prenne ma part d'azur et de clarté,
Et d'astres, et de joie, et d'espoir, et de vie!
Oh! qu'on me prenne tout enfin puisque je t'ai!

Je t'ai! Sachez cela, soleil, zéphyr, nuées!
Je t'ai! J'ai le vertige! Oh! qui me donnera
Une voix plus puissante, ô vent, que tes huées,
Plus puissante que ton simoun, ô Sahara?

Oh! qui me donnera la voix de vos trompettes,
Anges du Jugement? Oh! qui me donnera
Un souffle plus fougueux qu'un souffle de tempêtes
Pour faire entendre à tout ce qui vit et vivra,

Pour faire entendre aux dieux, pour faire entendre au vide,
Au vide inabordable, au vide inhabité,
Ce grand cri qui s'en va de ma bouche livide,
Ce grand cri de triomphe et de gloire : je t'ai!

Car je veux, mon amour, que tu sois proclamée
Par delà le nadir, par delà le zénith,
Par delà le néant, par delà l'innommée
Etendue où jamais chant d'amour n'atteignit!

Car je veux, mon amour, que l'avenir retienne
Ceci : que tu m'aimas ; car je veux, vois-tu bien,
Qu'il ne reste ici-bas qu'une gloire : la tienne!
Qu'il ne reste ici-bas qu'un seul culte : le tien!

Car je veux, mon amour, je veux qu'on se souvienne
Que je fus plus proscrit que nul galérien ;
Et qu'une seule main pressa ma main : la tienne !
Et qu'un seul cœur comprit mon triste cœur : le tien!

Car je veux, car je veux t'ériger un grand temple,
Un grand piédestal d'or, un grand socle immortel,
Où l'œil émerveillé des siècles te contemple
Comme un moine contemple un Christ sur son autel.

Oh ! je t'érigerai, temple aux fières murailles !
Oh ! je t'érigerai, temple resplendissant !
Dussé-je, pour granit, y tailler mes entrailles,
Dussé-je, pour mortier, y pétrir tout mon sang !

Et je te remplirai d'éternelle harmonie !
Et mes vers comme un orgue immense y chanteront !
Car je te lâcherai, farouche et fier génie
Dont je sens s'éployer les ailes dans mon front !

Oh ! dût ce grand départ faire des catastrophes,
Dût mon cerveau jaillir jusqu'aux cieux affolés,
Partez, chants ! partez, vers ! partez, toutes mes strophes !
O colombes d'amour, allez, allez, allez !

Allez ! essorez-vous enfin de ma cervelle !
Allez ! moi j'éclatais, plein de vos trilles fous !
Le génie est peut-être un crâne qui se fêle :
O colombes d'amour, allez ! essorez-vous !

Allez, faites liesse, oiseaux! faites tapage!
Quand ma bouche rendrait mes poumons écroulés,
Quand mon cœur tomberait, saignant, sur cette page,
N'importe, oiseaux d'amour! Allez toujours, allez!

Allez loin, large, haut, plus haut que la prière!
Enlevez-moi, hagard et fou, par les cheveux!
Et que j'aille hennir d'amour dans la lumière,
Comme un grand centaure ivre éclaboussé de feux!

Femme, j'ai dit aux cieux souriants : Anathème!
Femme, j'ai dit à l'homme, à Dieu : Soyez maudits!
Eh bien, je bénis Dieu, je bénis tout : Je t'aime!
Et je crois au soleil puisque tu resplendis!

Femme, pour célébrer le bon Dieu qui t'a faite,
Je voudrais, dans le ciel, en vers extasiés,
Lui dire à jamais : « Gloire! » et chanter, l'âme en fête,
Comme un grand astre-luth tournoyant sous ses pieds.

Femme, oh! je tremble! femme, oh! j'ai peur de la vie!
Oh! je sens sur mon corps, comme sur un fétu,
Passer un tourbillon d'amour qui stupéfie,
Et je roule, et je râle, et je pleure, vois-tu!

Et je voudrais... Quoi donc?... Oh! d'un vol d'aigle avide,
T'emporter par des ciels aux géantes ampleurs,
Baiser ton petit doigt rayonnant dans le vide,
Et puis me fondre en joie ou me dissoudre en pleurs!

SYLPHIDE

A Paul Labrouche.

SYLPHIDE

Bossue. Oui-da! puis maigre et toute chétivette.
Membres petits, yeux grands, grands comme deux miroirs.
Oh! la pauvre! Vraiment elle dut être faite
Un jour où Dieu n'avait que des fonds de tiroirs.

On l'appelait Sylphide. « Eh! pourquoi n'es-tu droite
Comme une autre? » disaient les gars et les badauds.
On voit des grains gonfler leur gousse trop étroite :
Moi, je crois que son cœur gonflait ainsi son dos.

Elle avait dix-huit ans — l'âge des épousées ! —
Oui — L'an dernier, un soir de juin, plein de chansons,
Où la brise disait des choses très osées,
Elle pleura beaucoup sous un nid de pinsons.

Mais pourquoi regarder les nids et les fleurettes
Lorsque l'on est bossue ? Ah ! écoutez pourtant :
Sous un acacia tout panaché d'aigrettes
Blanches, et tout charmé d'oiseaux, et tout chantant,

Et tout prospère, et dont les branches paternelles
Jetaient aux promeneurs qui passaient au-dessous,
De l'ombre, des parfums, des fleurs, des ritournelles,
Comme un vieillard qui jette aux mendiants des sous.

Un jour — un jour de joie, et d'orgueil, et de fête !
Un gars lui prit les mains et puis la regarda.
Oh ! c'est bien vrai, grands dieux ! Elle, la chétivette,
Eut aussi du bonheur, une seconde. Oui-da !

Tenez, Dieu fit très bien de la créer bossue !
Comme ce bonheur-là fut doux, fut savoureux !
— La joie après la joie est chose inaperçue :
Il faut beaucoup souffrir pour beaucoup être heureux.

Le gars n'y pensa plus ; c'était un badinage !
Qu'importe ? Elle en garda le souvenir chéri.
Et, chaque jour d'été, fit un pèlerinage
Sous cet acacia chantant, joyeux, fleuri.

Oh ! si chantant ! partout, voix d'oiseaux et risées !
Oh ! si joyeux ! partout, ailerons palpitant !
Oh ! si fleuri ! partout, cascades ou fusées
De fleurs ! Oh ! si fleuri, si joyeux, si chantant !

Et l'arbre lui fit fête ! Oui ! Les bonnes ramures,
Voyez-vous, sont les bras de nos amis défunts :
Bras métamorphosés, bras emplis de murmures,
Et qui, pour nous bénir, nous jettent des parfums.

Oh ! le bon cœur, oh ! les bons bras, oh ! la bonne ombre
Qu'avait l'acacia ! Ses rameaux chevelus
Jetaient, toujours jetaient des fleurs, des fleurs sans nombre,
Puis, se courbant, semblaient esquisser des saluts.

Et Sylphide, parfois, en sortait toute blanche,
Tout éblouie, avec des pleurs silencieux !...
Alors, l'arbre lâchait ses fleurs, en avalanche,
Et quelque blanc pétale essuyait ses deux yeux.

Oh ! l'aima-t-elle !... Et puis, toutes ces feuilles, dame !
Avaient vu son bonheur ! Et, pour l'enorgueillir,
Ces fleurs, tout comme par des doigts de belle dame,
Par ses doigts de bossue, oui, se laissaient cueillir !

Oh ! bon acacia ! Va ! si tes dards moroses
Sont l'expiation d'un péché véniel,
Tu renaîtras rosier, rosier sans dards, tout roses !
Car pour toi la bossue a bien prié le ciel.

*
* *

Mais vint l'hiver, l'hiver barbare, impitoyable.
Le Trône doit avoir, là-haut, deux prétendants :
L'été, c'est Dieu qui règne, et, l'hiver, c'est le Diable.
L'acacia jaunit sous les souffles mordants.

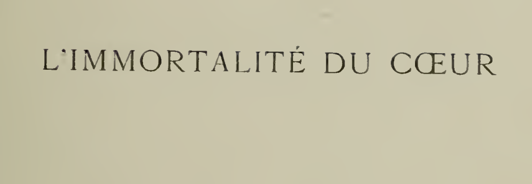
Ah ! oui ?... personne alors n'aimera plus Sylphide ?
Un jour, un jour d'octobre, elle le vit tout roux !
Grands dieux !... et dépouillé de fleurs ! et d'oiseaux, vide!
Bonsoir, chansons ! bonsoir, musiques et froufrous !

Bonsoir !... — Toujours, toujours, sèches, grises, flétries,
Les feuilles s'écroulaient de l'arbre jadis vert.
Oh ! Sylphide leva vers Dieu ses mains maigries !...
Mais vous savez que Dieu n'est pas là-haut, l'hiver.

Bien ! Elle regarda cette chose effroyable !
Et. comme si l'amour de l'arbrisseau béni
L'avait faite arbre un peu, sa face pitoyable,
Comme l'acacia, sous les vents a jauni,

Oui-da ! — L'autre matin, jour de bise perfide,
Elle est morte, humblement, sans regret, sans douleur.
Oh ! ne la plaignez pas : au mois d'avril, Sylphide
Renaîtra, toute droite, et toute belle : fleur !

Personne assurément n'a pleuré sur sa bière.
Mais quand le noir convoi passa sous l'arbre en deuil,
L'acacia jeta sa feuille — la dernière —
Comme un grand pleur muet sur le petit cercueil.



L'IMMORTALITÉ DU CŒUR

L'IMMORTALITÉ DU CŒUR

Quand des cyprès croîtront sur ma vieille ossature,
Bruns et fougueux, avec mes muscles dans leur tronc,
Quand j'aurai fécondé quelque progéniture
De vers glabres et froids qui me tarauderont ;

Quand ma cervelle aura fait pousser des verveines ;
Mes ongles, des houx verts ; lorsque je sentirai
Les suçoirs acharnés des arbres dans mes veines,
Et des coquelicots boire mon sang doré ;

Quand des cailloux, prenant à mes clairs yeux de flamme
Leur rutilant éclat, se feront diamants ;
Et quand je ne sais qui viendra me peser l'âme
Dans ses balances d'or, au fond des firmaments ;

Quand mon crâne lui-même, ainsi que tous les crânes,
Comme une vieille noix vide sonnera creux ;
Et quand mes os, mes chairs, mes muscles, mes membranes
Seront un vil amas de détritus poudreux ;

Alors, ouvre ma bière, et fouille dans le sable,
Femme ! Et, j'en suis certain, ta main retrouvera
Entier, saignant encor, mon cœur impérissable !
Et, que ton doigt le touche, il repalpitera !

LE NUAGE

A Charles Fuster.

LE NUAGE

Comme un grand chasseur rouge embusqué dans les cie
Le soleil me jetait des flèches dans les yeux.
Un déluge de sang engloutissait la terre;
Et, pour fuir les traits d'or qui les persécutaient ;
Des nuages blafards et farouches partaient,
S'engouffrant dans la nuit d'un grand vol de mystère.

Or, je vis s'avancer un nuage très lent.
Il allait, calme, ainsi qu'un svelte cygne blanc
Eployant dans l'azur sa grande aile morose.
L'astre brutal braqua ses rayons acérés :
Et je vis vaguement, dans les cieux effarés,
S'ouvrir aux flancs du cygne une blessure rose.

Et le nuage alors saigna, morne et meurtri.
Je crus l'ouïr jeter dans l'espace un long cri
En voyant s'empourprer ses ailes misérables :
Et, vers le grand blessé, du fond des cieux béants,
Semblèrent accourir des vols condoléants
De nuages émus et de vents secourables.

« O frère, qu'avez-vous ? » dirent-ils, anxieux.
Et les nuages blonds s'approchèrent, pieux,
Berçant leur frère auguste avec des voix rythmiques.
Et les vents attendris, tout chargés de senteurs,
Vinrent, en murmurant des mots consolateurs,
Oindre la plaie avec leurs souffles balsamiques.

Mais lui saignait toujours, saignait, inconsolé.
Il traversa l'azur d'un grand vol affolé.
« Laissez-moi ! cria-t-il, laissez-moi, bonnes brises !
Tout est vain, je suis mort ! » Et, dans le ciel fumant,
Avec sa flèche au cœur, il s'en alla, semant
Des haillons de chair rouge en les ténèbres grises.

Mais tout à coup, là-bas, énorme, grave et roux,
S'épanouit un globe ainsi qu'un grand œil doux :
La lune !... Alleluia ! Firmament, sors des voiles !
Et le nuage en pleurs, ne saignant plus aux cieux,
Le flanc fermé, le cœur guéri, l'essor joyeux,
Partit, extasié, sous les jeunes étoiles !

* * *

Nuage, comme toi, bien souvent j'ai saigné.
Nuage, comme en toi, bien souvent a régné
Dans mon cœur douloureux le désespoir infâme !

Et j'ai maudit la vie ! et j'ai hué les dieux !
Las !... Et pour que l'espoir refleurît dans mes yeux,
— O lune ! — il a suffi d'un regard bleu de femme !

CHANSON DE PRINTEMPS

à Madame Charles Hayem.

CHANSON DE PRINTEMPS

I.

Moi j'ai dit aux pommiers : « O pommiers blancs et roses,
Dites-moi donc pourquoi vous êtes si fleuris ?
Oh! pourquoi, maintenant, vous jadis si moroses,
Avez-vous tant de fleurs au bout de vos bras gris ?

Et les pommiers m'ont dit, en me montrant leurs branches :
— Ah c'est que, vois-tu bien, nous sommes très jaloux ;
Nous avons vu ta Belle et ses menottes blanches :
Et nous tâchons d'avoir des mains comme elle, nous. »

II

Moi j'ai dit aux cieux bleus : « Cieux peuplés d'hirondelles,
Cieux aujourd'hui si purs, hier si nébuleux,
Cieux tendres, cieux de mai, cieux pleins d'astres et d'ailes,
Dites-moi donc pourquoi vous vous faites si bleus ?

Et les cieux bleus m'ont dit, dans un de leurs murmures :
— Ah ! c'est que, vois-tu bien, homme au destin si doux,
Nous avons vu ta Belle et ses prunelles pures :
Alors nous tâchons d'être aussi bleus qu'elles, nous. »

III

Moi j'ai dit à la Terre : « O madone bénie,
Terre sur qui je vois tant de fleurs odorer,
Terre pleine d'amour et de joie infinie,
Dites-moi donc pourquoi vous me faites pleurer ?

Et la Terre m'a dit : — Pleure, homme aux yeux moroses :
Car tes deux bras ont beau serrer avec émoi
Ta Belle aux yeux si bleus, ta Belle aux mains si roses :
Un jour aussi, vois-tu, je la serrerai, moi. »

L'AMOUR DES YEUX

A Louis Marsolleau.

L'AMOUR DES YEUX

Où, quand, comment, pourquoi cette histoire? Qu'importe!
Donc, un homme, une femme. Elle belle, lui beau.
Face à face, à trois pas. Dans le fond, une porte
Près de laquelle un pâle et solennel flambeau.

Ils étaient là, muets, immobiles et hâves,
Ils se considéraient, hagards, extasiés,
Avec de grands yeux ronds, avec de grands yeux graves,
Flamboyant dans leur tête ainsi que des brasiers.

Or c'était la façon dont cet homme très sage
Adorait cette femme : il l'aimait par les yeux.
Il ignorait son nom, sa voix, sa chair, son âge ;
Il l'ignorait, entière, afin de l'aimer mieux.

Et, tous les soirs, ainsi, voluptueux, farouches,
Haletants de bonheur, à trois pas, ils s'aimaient ;
Et des baves d'amour écumaient dans leurs bouches ;
Et des astres de joie en leurs âmes germaient.

Ce soir, l'homme darda ses yeux insatiables.
Il les sentait plus gros, plus virils, plus brûlants,
Et la femme trembla sous leurs jets effroyables,
Comme si des soleils lui traversaient les flancs.

Pour l'idéaliser, il avait, autour d'elle,
Allumé de l'encens et des bois de santal ;
Et son image vague entrait dans sa prunelle
Comme une vision de rêve oriental.

Les yeux, les larges yeux de l'homme palpitèrent ;
Il sembla s'agrandir, par l'extase tendu,
Et véhémentement des hymmes éclatèrent
Sous les vieilles parois de son crâne éperdu :

« Amour des yeux, amour seul grand et seul durable,
Amour des séraphins sans corps pour s'approcher,
Amour qu'ont, dans les cieux, la cohorte innombrable
Des étoiles, s'aimant sans jamais se toucher,

« Oh! je te dois, disaient ses yeux fous, des délices,
Mes transports les plus doux, mes frissons les plus chers !
Moi qui n'ai recueilli que larmes et supplices
Dans l'amour trivial et primitif des chairs!

« Ouvre, ouvre-moi tes yeux, ô femme, ouvre, te dis-je !
Regardons-nous ainsi, longtemps, encor, toujours,
Jusqu'à ce que nos yeux, dans un vol de vertige,
S'élancent, l'un vers l'autre, ainsi que des vautours.

« Regardons-nous de loin, sans contacts, sans paroles,
En sentant l'incendie éclore dans nos fronts ;
Regardons-nous jusqu'à ce que nos têtes folles
Comme deux lourds boulets éclatent sur nos troncs!

« Oh! je sens par mes yeux fuir tout mon être vague !
Oh! je sens par mes yeux tout s'engouffrer en toi,
Je plane en toi, je chante en toi, j'y vais, j'y vague
Comme un grand aigle entré dans un palais de roi!

« Me sens-tu dans ton cœur? Me sens-tu sur tes lèvres ?
Oh! moi je te sens toute en mon être joyeux!
Et je crois que c'est moi qui tremble dans tes fièvres,
Et je crois que c'est toi qui pleures dans mes yeux!...

Mais soudain il frémit. Oubliant la consigne,
Apparut un valet, qui, confus, salua.
La Femme regarda cet étranger... « Indigne! »
Rugit l'homme. Et, sautant sur elle, il la tua.



DIVAGATIONS

DIVAGATIONS

Oui; nous sommes heureux, très heureux, te dis-je! Oui.
Vois : le beau soir, le beau soleil, les beaux feuillages!
Je divague, ivre d'air, ivre d'aise, ébloui;
Et je vais dire, oh! dire un tas d'enfantillages!

Oh! tes deux seins tout nus! oh! ton corps affamant!
Oh! comme un loup guettant une brebis laineuse,
Me ruer sur ta croupe et, sensuellement,
Manger toute ta chair vibrante et lumineuse!

Je suis heureux! J'ai soif. Oh! comme au bord d'un puits,
Me pencher sur ta bouche et boire à gorge pleine!
Dieu, pour créer les fleurs, prit des herbes, et puis
Il fit passer dessus, ô femmes, votre haleine.

Oh! mais je suis heureux, heureux à faire peur!
Voudrais-tu point parfois être montagne? Écoute :
Un homme c'est petit, c'est un flacon trompeur
Qui ne peut contenir du bonheur qu'une goutte!

Moi, j'éclate. Vois-tu ces peupliers grisons
Élancés vers le ciel et dont les feuilles crient?
Dirait-on point des bras qui font des oraisons?
Dirait-on point, amour, que c'est pour nous qu'ils prient?

Et ces éplorements des saules sur les eaux?
Pourquoi vous tordez-vous, ô chevelures grises?
Femme, sais-tu pourquoi sanglotent les roseaux,
Et les ondes, et les ramures, et les brises?

Et pourquoi tout est pâle? et pourquoi le ciel mit
Toujours près d'un bonheur une tristesse infâme?
Pourquoi tout est heureux et pourquoi tout gémit?
Et pourquoi nous pleurons tous deux? le sais-tu, femme?

Moi, c'est que je m'écroule en joie, oh! c'est bien vrai!
Tiens, je crois que le vent m'effeuille comme un orme,
Et que je vais, bruyant, multiple, démembré,
Emplir, emplir de moi le firmament énorme!

Et que je m'éparpille aux quatre coins des cieux!
Et que la terre entière a jailli de mes moelles!
Et que mes yeux ardents, embrasés par tes yeux,
Faisant explosion, vont peupler l'air d'étoiles!

Je t'assure! je suis très heureux! N'es-tu pas
Belle? Ne suis-je point jeune? Dieu nous assiste!
Que nous faut-il de plus! Cet arbre blond, là-bas,
Pense-t-il seulement qu'un bûcheron existe?

Vive, vive la joie! Aimons-nous! Gorgeons-nous!
Tes lèvres ont bon goût : foin des choses acerbes!
Je divague, te dis-je! et je tombe à genoux!
Et je bénis les bois, les eaux, les cieux, les herbes!

Penses-tu que ce chêne y voie? Oui, n'est-ce point?
Bien. Chêne, tu diras aux fleurs, aux vents, aux nues,
Aux maëstros ailés qui font du contre-point
Soir et matin, parmi tes feuillaisons chenues,

Aux esprits de l'azur, aux gueux des grands chemins
Qui pourront s'endormir sous ton ombre, par groupes,
A ceux dont tes copeaux pourront chauffer les mains,
A ceux dont tes rameaux pourront fouailler les croupes,

Toujours, chêne, toujours, oh! tu proclameras
Mon bonheur écrasant, mon bonheur incroyable!
Et, toujours, chêne altier, tu diras... tu diras...
Que vois-je?... Oh! ne dis rien! chêne! chêne effroyable!

Oh! chêne abominé que le démon pela!...
Vois, vois son bois hideux sous l'écorce entamée!
Les cercueils sont-ils point de cette couleur-là?
De cette couleur-là, vois-tu, ma bien-aimée?

Oh! ses planches, un jour, te tiendront-elles point,
Comme à présent mes bras? dis, dis! quoique tu veuilles?
— Horreur! oh! bouche-moi l'oreille avec ton poing :
J'entends des *Libera* qui passent dans ces feuilles!

Oh! je suis malheureux!... Oh! si vous le savez,
Morts, morts! est-il vraiment des dieux quelque part, dites?
Afin que nous allions, troupeau de réprouvés,
Cracher en rugissant à leurs faces maudites!

Quoi? faire des vivants? faire des amoureux?
Rage! et les attacher d'un lien incassable?
Et puis, hideusement, mettre la mort entre eux,
Comme un mur noir à tout jamais infranchissable?

À tout jamais? à tout jamais? à tout jamais?...
Entendez-vous : à tout jamais, âmes aimantes!
Quoi? ne pas s'envoler à deux, vers les sommets?
Ou ne pas faire, à deux, épanouir des menthes?

Séparés? pour toujours? Abominations!
Séparés? oubliés?... Non, non! je le proclame
Par mon cœur trop gonflé qui se met en haillons,
Et par tout ce que j'ai de cratères dans l'âme!

Et par ce ciel qui peut me broyer si je mens!
Et par ton petit doigt que je baise, ô ma Reine!
Prêtres, savants, docteurs, trêve aux raisonnements!
Car nul de vous n'a vu la vérité sereine.

La vérité, mortels? Oyez! je vous la dis:
On ressuscite, on vit dans la joie embaumée,
Dans l'extase, toujours! Mais, dans le paradis,
Ce n'est pas Dieu qu'on voit. Non! C'est la Femme aimée.

POURQUOI L'ON AIME

A Frédéric Bataille.

POURQUOI L'ON AIME

I

Une femme, jadis, mit au monde un enfant.

Elle le contempla d'un regard triomphant,
D'un long regard empli d'orgueil et de tendresse,
Comme on contemple un fils, qu'on soit femme ou tigresse.

Et l'enfançon grandit. O chère éclosion !

Il ouvrit à son tour des yeux sans vision,
Des yeux vagues, des yeux exquis, des yeux sans flamme,
De ces yeux qui vous font des aurores dans l'âme!
Et la mère pleura quand elle vit ces yeux.

Et puis, l'enfant sourit. C'était délicieux!
Et la mère comprit alors, transfigurée,
Que, s'il est quelque part, là haut, un Empyrée,
Un Olympe, un Eden, un Ciel, un Paradis
Ouvert pour les élus et clos pour les maudits,
Ce n'est pas un endroit plein de fleurs et de fêtes,
Avec dieux et martyrs, apôtres et prophètes,
Mais que c'est un séjour — le plus beau des séjours! —
Où des enfants vous font des risettes, toujours.

Puis, son fils bégaya, de cette voix étrange
Qui se souvient d'avoir été la voix d'un ange.
Puis, vers sa mère en joie, il tendit ses bras nus,
Oh! des bras hésitants! Oh! des bras tout menus!
Des ébauches de bras à mains surnaturelles,
Des bras se souvenant d'avoir été des ailes.

Puis il marcha, puis il parla, puis il devint
— Epanouissement merveilleux et divin! —
Un beau, brave, superbe, affectueux jeune homme,
Qu'avec joie on salue et qu'avec gloire on nomme,
Un jeune homme très doux et très sage, allumant
Des soleils de bonheur dans l'œil de sa maman.

Oh! la maman heureuse! oh! la maman ravie!

Puis, la voyant malade, il lui sauva la vie,
Tant il fut bon pour elle, et tendre, et dévoué.

« Dieu généreux, soyez loué, sans fin loué! »
Dit la mère en poussant un vivat gigantesque.

Ce fils mourut, un jour.

La mère en mourut presque.

II

Or, plus tard, cette femme eut un autre enfançon.

Quand on le lui porta, la mère eut un frisson,
Et ses yeux, comme ceux d'une lionne, ardèrent.

Les yeux de l'enfançon chétif la regardèrent,
Toujours vagues, toujours exquis et ressemblant
A des coins de ciel bleu fichés dans un front blanc.

« Oh ! cachez-moi cela ! » cria la mère folle.

Et, tel qu'un gazouillis d'angelets qui s'envole,
De la bouchette rose, harmonieusement,

S'envola le sublime et premier bégaîment.

Oh! la mère cria : « Bouchez-moi les oreilles! »

Et les mains, à des bouts d'ailerons blancs pareilles,
Se tendirent alors vers la mère aux abois.

Oh! la mère courut se cacher dans les bois,
Profondément, ainsi qu'un vieux fauve qu'on traque.

Mais, de chaque bourgeon de tigelle qui craque,
Mais, de chaque ramure en fleurettes crevant,
Elle croit voir sortir les mains de son enfant!
Oh! c'est épouvantable!

— Et lorsque les nichées,
Entre les doigts joyeux des vieux arbres perchées,
Murmurent dans l'azur leur triomphal devis,
La mère croit entendre un appel de son fils!

— Oh! cette obsession hideuse!

— Et quand, sereine,
Comme un grand manteau d'or illustrant une reine,
L'aurore, opulemment, la couvre de clartés,
Et quand l'œil onctueux des astres veloutés
La fixe, oignant son front que le vent doux effleure
D'elle ne sait trop quoi de bon qui fait qu'on pleure,
La mère pousse un cri, froide comme glaçon,
Et cherche dans le ciel les yeux de l'enfançon!

Alors, levant ses bras maigris dans la nuit blême :
« Non, c'est plus fort que moi! non, il faut que je l'aime! »
Cria-t-elle, vaincue. Et, geignant, étouffant,
Elle quitta les bois pour ravoir son enfant!

Elle s'en approcha, puis, de sa voix amère :
« Mon fils, mon fils! fais-moi du mal! » cria la mère.
Et, tendre, elle montra comment on s'y prenait :
« Flagelle-moi bien fort avec ce martinet!

Bien! crache sur mes yeux! Bien! meurtris-moi la joue »
Et l'enfant fit cela, comme un enfant qui joue,
Sans savoir s'il faisait bien ou mal.

Il grandit.

Un jour, en lacérant sa mère, l'enfant dit :
« Pourquoi vous faire mal, ma mère ? »

Et, lacérée,
La mère répondit, d'une voix enivrée :

« Pourquoi? parce qu'ainsi je ne t'aimerai pas!
Pourquoi? parce qu'ainsi, si tu meurs, ton trépas
Ne fera pas souffrir ta mère indifférente.
Pourquoi? parce qu'ainsi, comme une bête errante,
Je vivrai sans tourments, sans désespoirs, sans pleurs!
Parce que j'eus mon sein transpercé de douleurs,
Pour avoir vu mourir un fils bon, doux et sage!

Va! lacère mon corps! va! crache à mon visage!
Flagelle-moi les reins d'un bras impétueux!
O mon fils, sois cruel, sois vil, sois monstrueux!
Fais-toi haïr!

Car, si l'on aime un être au monde,
Ce n'est point qu'une loi fatale, affreuse, immonde,
Vous attire et vous force à l'aimer, n'est-ce pas?
Mais bien parce qu'en lui tout vous charme ici-bas?
Or, d'un être qui vous torture et qui vous navre,
N'est-ce pas que, l'œil sec, on peut voir le cadavre?
Ah! va donc, navre-moi! va donc, torture-moi!
Car je le jure ici, mon fils, par mon émoi,
Par mes hoquets, par mes espoirs, par mes alarmes,
Par tout ce que mes yeux ont versé d'âcres larmes,
Par ton frère qui dort en sa bière, là-bas,
Par son trépas qui presque amena mon trépas,
Par vous, mères en deuil dont la foule m'acclame,
Souffrir du corps n'est rien près de souffrir de l'âme! »

Elle dit, et, s'offrant aux crachats de son fils :

« Ah! merci! s'écria la mère aux yeux ravis,
A présent tu peux vivre ou mourir, que m'importe? »

Ce fils mourut un jour.

Et la mère en est morte.

BATAILLE D'ARBRES

SYMPHONIE

A Gaston Dubreuilh.

BATAILLE D'ARBRES

SYMPHONIE

I

La forêt dort. Tous noirs, tous inertes, tous graves,
Enveloppés de nuit, leurs gros bras détendus,
Muets comme des rocs, debout comme des braves,
Dorment, dorment en paix les arbres confondus.

Rien. Ils dorment. Passez! Respectez leurs lourds sommes;
Ils rêvent aux oiseaux sous leurs feuilles blottis,
Peut-être aux moucherons de nuit, peut-être aux hommes:
Les grands daignent parfois rêver aux tout petits.

Rien. Superbes, hautains comme de vieux burgraves,
Fraternels, s'embrassant de leurs membres tordus,
Sereinement, tous noirs, tous inertes, tous graves,
Dorment, dorment en paix les arbres confondus.

II

Mais tout à coup, entre eux, huant, le vent se lève...
— Holà les arbres noirs! — Entre eux, huant, le vent
Se lève, et la tempête éclate, et, comme un glaive,
L'éclair taille les cieux livides et les fend.

— Holà! holà! holà! — Tout à coup, effroyables,
S'éveillent en sursaut les arbres noirs. — Holà? —
Fiers, grondants, hérissés, hurlant comme des diables,
Hurlant au vent qui hurle et qui les bouscula.

Holà! holà! holà! — Vlin! Vlan! Et les ramures
Se choquent, et les troncs craquent, et l'on entend,
Dans la nuit rouge, comme un heurt strident d'armures
Géantes s'éventrant et vous épouvantant!

Vlin! Vlan! — Comme des ours au seuil de leurs repaires.
Les chênes sur leurs pieds se courbent, font des sauts,
Puis s'empoignent.—Vlin! Vlan!—Et, comme des vipères,
Les lierres dans leurs nœuds tordent les arbrisseaux.

Vlin! Vlan! Et lourdement, les pins, les hêtres sombres
Entrechoquent leurs fronts comme des boucs baveux,
Vlin! Vlan! Et l'on entend monter au fond des ombres
De vagues cris qui font hérisser les cheveux.

Vlin ! Et tout le bois geint. Vlan ! Et toutes les tiges,
Se souvenant d'avoir été des bras humains,
Portent de lâches coups qui font choir, — ô vertiges ! —
De grands rameaux palmés qu'on prendrait pour des mains.

Vlin ! des bras tombent. Vlan ! des platanes s'acharnent
Sur de maigres bouleaux, sur des acacias ;
Et les troncs mutilés et roux qui se décharnent,
Vlin ! Vlan ! Vlin !... semblent tous d'énormes tibias.

Vlan ! Et la forêt tremble, et les arbres s'écroulent
Avec des grondements sinistres, et là-bas,
Les tonnerres lointains, ces tambours de Dieu, roulent
Des raflaflas vainqueurs au milieu des combats.

Vlin ! Et le vent, tordant les sylvestres crinières,
Emporte — Vlan ! Vlin ! Vlan ! — dans l'air épouvanté,
Jusqu'aux foudres, jusqu'aux tempêtes meurtrières,
Jusqu'aux haillons poudreux du ciel déchiqueté,

Jusqu'au zénith, jusqu'à la lune, jusqu'aux astres,
Jusqu'au couvercle noir dont Dieu clôt l'univers,
Le formidable écho de ces mornes désastres
Et le rugissement de ces combattants verts!

III

Vlin! Vlan! Vlin! Vlan! Mais, comme un aigle aux ailes lasses,
— Vlin! Vlan! — l'âpre vent, — Vlin! — par vols diminutifs,
Vlan! — tombe; et les bras noirs s'affaissent — Vlin — mollasses
Et les troncs amputés — Vlan! — se dressent, plaintifs.

Et la paix, lentement, se fait; — Vlin! — les huées
Cessent, les bois blessés n'ont plus de cris grognons.
Vlan! — Et la lune épanche, à travers les nuées,
Des flots de baume blanc et doux sur les moignons.

Et des préludes lents surgissent. Et des brises
Risquent des bouts de phrase harmonieuse. — Vlin !...
Et blondement, là-haut, aux immensités grises,
S'épanouit un astre ainsi qu'un œil câlin.

IV

Et moi, voyant cet œil brûlant d'étoile luire,
Voyant les bois sous lui guéris des maux anciens,
Songeant à ce qu'un œil de femme peut produire,
Songeant à vous, Hélène, à vous, Grecs et Troyens,

Je me suis demandé ces choses ténébreuses :
Femmes mortes, si les étoiles sont vos yeux?
Si c'est pour votre œillade, aïeules amoureuses,
Que se battent toujours les arbres, nos aïeux?

COIN

A Jean Ajalbert.

COIN

C'est un bas-fond d'herbage, un semblant de mer verte;
Il y nage de lourds taureaux aux poitrails blancs,
Dont les cous membraneux fendent l'onde entr'ouverte
Du foin dru qui déferle, onduleux, sur leurs flancs.

Des buissons, îlots bruns, émergent; et des franges
De calices neigeux, tout alentour poussés,
Leur font un rebord blanc d'écumettes étranges
Comme un assaut de flots là-contre courroucés.

Et, sous le vent, un saule éperdu se débraille
Et prend, dans une flaque, un vague bain de pieds,
Tandis qu'un rang d'ormeaux, au loin, se tord et braille
Sur place comme un tas crasseux d'estropiés

Et tout ce coin, charmé de senteurs, d'harmonies,
Vous donne des regrets de ne pas être veau,
Pour vivre là, sans femme et sans bottes vernies,
Avec herbe à plein ventre et chants à plein cerveau.

LE CŒUR DU POÈTE

A Henri Blaze de Bury.

LE CŒUR DU POÈTE

C'était un soir pesant, léthargique, navré.
Au bord du ciel crasseux comme un plafond de bouge,
Le couchant, par endroits, avait l'air balafré
Mystérieusement par un grand sabre rouge.

Et nul gazouillement, et nul tressaillement :
La nature dormait, sans joie et sans lumière ;
Les bois mornes semblaient hérisser, gravement,
Vers de grands cieux de plomb, de grands arbres de pierre.

Or, tout à coup, sanglant, tragique, effarouché,
Tombant d'un lourd nuage à sombre carapace.
Le soleil apparut, ainsi qu'un front tranché
Qu'un échafaud géant lancerait par l'espace.

Il apparut, et tout chanta, tout rayonna ;
Et la terre, quittant sa torpeur sépulcrale,
Sembla pousser vers l'astre un immense hosanna
Et se remplir d'encens comme une cathédrale.

Et la mer, au lointain, blonde ainsi que du miel,
Se haussa vers son disque en vagues chevelues,
Et chaque arbre sembla lever ses bras au ciel
Comme pour applaudir avec ses mains feuillues !

Gloire, gloire au soleil ! Lui, grave, ensanglanté,
Descendait, lentement, dans sa pourpre écarlate,
En s'attardant là-haut, comme une Majesté
Au sein d'un peuple heureux qui l'acclame et la flatte !

Et, toujours plus sanglant, il allait, il allait.
Éclaboussant l'azur de lueurs de carnage ;
Et tout haillon de nue, autour de lui, semblait
Un gros caillot de sang qui fume et qui surnage !

Il saignait, il saignait ! Comme une outre de sang,
Il se vidait, vermeil, sur les monts, sur les plaines ;
Et les vallons emplis d'un brouillard rougissant
Paraissaient revomir du sang, à gorges pleines !

Il saignait ! il jetait sa chair vive en les cieux !
Il saignait ! l'air semblait une mare rougie !
Il saignait ! et, toujours, les êtres plus joyeux
Lui lançaient leurs hourras avec des bruits d'orgie !

Hourra ! vagues, dansez ! hourra ! bêtes, chantez !
Hourra ! tressaillez d'aise, arbres teints de sa flamme !
Et plus l'astre meurtri saigne de tous côtés,
Plus la Création l'applaudit et l'acclame !

Et moi, voyant mourir ce soleil éclatant,
Un soir, tandis qu'au ciel se terminait son règne,
Je pensais à ton cœur, Poète, astre chantant,
Que l'on n'applaudit bien, hélas! que lorsqu'il saigne

LE BONHEUR

A François Coppée.

LE BONHEUR

I

« Dieu très grand, Dieu très haut, viens ! Je veux être heureux ! »
Cria l'Homme, en levant vers le ciel ténébreux
Ses deux bras amaigris comme deux branches mortes.

Alors, comme on verrait s'ouvrir deux lourdes portes,
Deux lourds panneaux cloutés d'astres en leur milieu,
Le ciel noir se fendit pour laisser passer Dieu.

« Que me veux-tu ? dit Dieu. Parle, commande, explique ! »

L'Homme darda sur Dieu son grand œil famélique,
Son grand œil altéré comme un œil de condor :

« Ce que je veux, ô Dieu ? ce que je veux ?... De l'or !
De l'or, dis-je ! avec l'or j'aurai tout. Bonheur, joie
Sont les reflets de l'or tout puissant qui rougeoie.
Donne-moi beaucoup d'or, de l'or à l'infini !
Taraude avec ta vrille un coin de ciel jauni,
Casse quelques soleils ainsi que des grenades,
Et fais-en ruisseler sur moi l'or en cascades !
De l'or, dis-je ! de l'or ! de l'or seul ! Et va-t'en !

— C'est bien ! fit Dieu, je vais t'obéir à l'instant. »

Et, retournant au sein des étoiles compactes,
Il fit tomber, du ciel, de l'or en cataractes.

Alors, l'Homme ébloui trembla.

Rayonnements!

Comme un poisson jeté hors des flots écumants,
Et qui voit, en râlant au milieu des pierrailles,
Gronder au loin la mer qu'il faut à ses entrailles,
— Soudainement, avec des fougues d'aquilon,
L'homme éperdu bondit vers cette mer d'or blond.

« O vous qui sous mes yeux allumez des aurores,
Flots montants, flots vermeils, flots berceurs, flots sonores,
Or! dit-il, oh! je vais, en des délires fous,
Entrer en vous, plonger en vous, nager en vous!
Oh! vous palper, vous mordre! oh! vous saisir, vous boire!
Oh! me noyer en vous et perdre la mémoire
Des jours de pauvreté!

Car vous ne savez pas,
Pièces d'or, seuls soleils vénérés ici-bas,

Non, vous ne savez pas la soif que j'ai dans l'âme !
Ah ! vous ne savez pas quelles langues de flamme,
Quels crocs mortels, quels dards aigus et douloureux
Passent dans un front pauvre et dans un gousset creux !
Or noble, or souverain, à moi ! guéris mes plaies !
Vingt ans la pauvreté m'a traîné sur ses claies !
Viens ! plombe-moi le cœur ! viens ! plombe-moi le front !
Emplis-moi, fais de moi quelque grand lingot rond
Sans pitié, sans soucis, sans remords, sans souffrances !
Et vous, faim, et vous, maux, et vous, désespérances,
Mordez-moi maintenant si vous l'osez encor !
Je suis heureux ! je suis inerte ! je suis d'or ! »

Lorsqu'il eut bien baisé les piles d'or vermeilles,
Et qu'il en eut empli ses yeux et ses oreilles
Pour n'entendre et ne voir que l'or qui l'entourait,
Lorsqu'il se fut vautré dans l'or comme un goret,
Et qu'il eut recompté cent fois son numéraire,
Et qu'il en eut jeté des sacs, pour se distraire,
L'Homme se retrouva malheureux comme avant.

Alors, il regarda l'or stupide, en rêvant,

Puis, levant de nouveau ses bras vers le ciel vide :

« Que me manque-t-il donc ? » dit l'Homme au front livide.

« Ah !.. la Gloire ! fit-il, d'une voix de stentor.
Il me manque la Gloire ! »

Et, chargeant tout son or
Sur quatre cents mulets à peau luisante et noire,
Il se mit en chemin pour acheter la Gloire.

II

Elle lui fut vendue un ou deux millions.

Oui, Gloire ! oui, fée ! oui, toi qu'en vain nous supplions,
Si nous ne possédons que le génie au monde,

Oui, tu n'es, toi non plus, qu'une femelle immonde
Que, pour un monceau d'or, le premier sot venu
Peut voir, entre ses bras, dépoitraillée à nu !

L'Homme donc eut la Gloire.

Oh ! possession folle !
La Gloire : voir, ainsi qu'un aigle qui s'envole
Majestueusement sur les monts bleus et purs,
Son nom calme planer sur les siècles futurs !

« Gloire : ciel des vivants ; Gloire : soleil de l'âme ;
Gloire, toi qui nous prends par tes griffes de flamme,
Superbement, comme un vautour fait d'un poussin,
Et vas nous faire luire, étoile, dans l'essaim
Des étoiles sur l'homme à jamais suspendues ;
Gloire, toi qui, ruant sur les sphères fendues,
Vas, comme un grand coursier farouche et radieux,
Hennir un nom vainqueur à l'oreille des dieux,
Oh ! je comprends, vois-tu, que l'on te sacrifie

Ses biens, ses ans, sa foi, son cœur, son sang, sa vie,
Sa part de paradis, s'il en est dans l'azur,
Et..... »

Niais! un grillon chante bien, quoique obscur!

Et l'Homme glorieux, l'Homme accablé d'hommages,
Un soir où les grands bois s'emplissaient de ramages,
De ramages d'oiseaux ignorés et contents,
L'Homme fut malheureux comme dans l'ancien temps.

Lors, il resta béant et pensif, tête basse.
Puis, levant ses deux mains tremblantes vers l'espace,
L'épouvante dans l'âme, il dit :

« Seigneur! Seigneur!
Où donc dois-je chercher encore le bonheur?

— Dans l'Amour, roucoula dans l'air une mésange. »

III

Or, vous passiez par là, vous, plus pure qu'un ange,
Vous, plus chaste qu'un lis, vous, plus sainte qu'un Dieu !
Oh ! le ciel, par erreur, vous fit naître au milieu
Des gens, comme il fit naître au milieu des épines
Ces belles vierges-fleurs qu'on appelle églantines !
Oh ! vous étiez si douce, ô vierge ; vous étiez
Si belle, que parfois, tenez, quand vous jetiez
Par mégarde sur un passant vos yeux de flamme,
C'est tout le paradis qu'il se sentait dans l'âme ;
Et l'on aimait vous voir, comme l'aube des cieux !
Et l'on aurait voulu, calme, silencieux,
Grave, pétrifié dans la paix extatique,
Comme un grand sphinx rêvant auprès d'un temple antique,
Toute l'éternité vivre à côté de vous !

Oh! l'on aurait voulu vous prier, à genoux!
Et vous faire un autel au fond d'une chapelle!
Et toujours vous trouver douce! et vous trouver belle!
Et, plein de charme, plein d'extase, plein d'émoi,
Pleurer en vous voyant, sans comprendre pourquoi!

« Holà! pour combien d'or, la Belle, est-on à vendre? »
Cria l'Homme, en voyant passer la Vierge tendre

Sacrilège! Et le ciel laisse dire cela!

La Vierge s'éloigna sans comprendre.

« Holà!
Pour combien d'or, la Belle, est-on à vendre, dis-je?
Ah! l'on va me répondre?... Oui, l'on est un prodige,
Une pure merveille, un vrai morceau de roi!
D'accord. Oui, le bon Dieu sans doute a mis en toi,
Lorsqu'il pétrit ta chair d'un doigt enthousiaste.
Tout ce qu'il put trouver de beau, de pur, de chaste,

De suave et d'exquis dans son ciel embaumé !
Oui, pour faire ton front, c'est un matin de mai,
Et, pour faire tes yeux, deux astres qu'il dut prendre !...
Pour combien d'or tout ça, te dis-je, est-il à vendre ? »

Alors, la Vierge eut peur et poussa deux grands cris.

« Allons ! dépêche-toi ! dit l'Homme, et fais ton prix. »

Il ouvrit un sac d'or et plongea ses mains dures.

« Prends! dit-il, avec ça, l'on a rubans, guipures,
Velours, perles, bijoux, carrosses, alezans !
Prends donc ! On vaut cela lorsque l'on a seize ans...
Ce n'est pas assez ?... Bien ! prends encor cette pile.
Voici cent pièces d'or!... Non?... en voici deux mille!
Non? en voici dix mille!... Un million, veux-tu ?
Depuis un million ça se nomme vertu.
Non?... c'est de la vertu décidément! Etrange!
Va pour de la vertu! Dix millions, cher ange!

Ah! l'on persiste encore en ses rebellions?
A votre aise! J'ai tout le temps. Vingt millions!
N'est-ce pas que cela fait loucher la prunelle?
Non? Soit! je vais hausser d'un ton la ritournelle,
Et le couplet vous va paraître moins criard :
Cent millions! Deux cents! Cinq cents! Un milliard!
Holà! ne tremblez pas, et tenez-vous, que diable!..
Un milliard, la Belle! un tas d'or effroyable,
Si grand, si grand qu'on en pourrait faire une tour!
Un milliard! un nom royal, ayant autour,
Comme de grands vassaux dont l'armure chatoie,
Honneurs, plaisirs, festins, amour, ivresse, joie!
Un milliard : de quoi rendre saints des bandits!
Un milliard : de quoi forcer le paradis!
Un milliard : de quoi corrompre les étoiles!
Un milliard : de quoi, derrière tous ces voiles
Qui cachent aux mortels son trône olympien,
Aller acheter Dieu comme on achète un chien,
Et le tondre, et narguer ses foudres vengeresses,
Pourvu qu'on songe, après, à commander des messes,
Pourvu qu'on fasse, mort, chanter sur son linceul!
Car c'est lui seul, lui seul, entends-tu bien? lui seul,

En ce monde, en la lune, en la nature entière,
Dans les mondes finis s'écroulant en poussière,
Dans les mondes futurs germant dans le brouillard,
Lui seul, le roi; lui seul, le dieu : le Milliard !

A genoux ! le voici qui se dévoile, ô femme ! »

Et sitôt qu'elle eut lui, la grande Idole infâme
Vit la vierge au front pur tomber à deux genoux.

Oh ! misère de nous ! oh ! misère de nous !
Oh ! malédiction à l'or épouvantable !

Oh ! penser à ceci : tout, quelque respectable,
Quelque bon, quelque honnête et quelque virginal
Que nous le croyions, tout, tout, tout est vénal !

Tout, à des prix divers !

Oh ! j'ai froid sous le crâne !

Toute femme qui naît est une courtisane !
Toute femme, vous dis-je ! Oh ! mon vieux cœur se fend !

Tout ce qui te chérit, vieillard, jeune homme, enfant,
Tout, tout, de quelque nom béni que tu l'appelles,
Oui, tout ce qu'il est là d'images immortelles,
Oui, tout ce qu'on aima, tout ce qu'on respecta
Oui, ta fille — oui, ta sœur — oui, ton épouse — oui, ta....

Non ! m'écrase le ciel, si je dis ce blasphème !

V

Et vous lui dites donc : « Milliard, je vous aime ! »
Vous, plus chaste qu'un lis, vous plus sainte qu'un dieu ;
Et vous avez laissé vos ailes au milieu

De cette fange d'or, ô vierge pure et douce !

Alors, l'Homme se mit à genoux sur la mousse,
Près d'elle, et lui baisa tendrement les deux mains.

De grands pommiers en fleurs pleuraient sur les chemins,
Inondant les passants heureux de larmes blanches.

« O fleurs, ô nids, ô flots, ô zéphyres, ô branches,
O toutes les chansons, ô toutes les clartés,
Odorez, gazouillez, resplendissez, chantez ! »
Dit l'Homme émerveillé, titubant dans l'extase.

« Viens ! viens ! fit-il. Jamais, sous le ciel qui s'embrase,
Jamais, dans le désert implacable et brûlant,
Jamais être altéré, jamais tigre hurlant
N'eut, dans son gosier fauve, une soif plus farouche
Que celle que j'ai, moi, sur le bord de ta bouche ! »

Il se pencha sur elle et but, ivre et pâmé.

« Souffle délicieux, souffle de l'être aimé,
Qui t'a bu peut mourir sans regretter la vie !
Dit l'Homme. — Et vous, Seigneur que ma voix glorifie,
Oh ! quelque lie amère, oh ! quelque âcre poison
Que vous ayez pu mettre, un soir de trahison,
Dans la coupe des jours où vous nous faites boire,
N'importe ! Gloire à vous, Seigneur ! à jamais gloire !
Et, pour toujours, béni des hommes soyez-vous !
Puisqu'en compassion, puisqu'en pitié de nous,
Vous laissâtes, au fond de cette coupe infâme,
Ce nectar qu'on appelle une haleine de femme ! »

Et l'Homme heureux se mit à pleurer dans ses mains.

Puis, comme de ses doigts plus doux que des jasmins
La Vierge lui flattait sa rude chevelure,
Fou, rouge, ivre, un sang bleu marbrant son encolure,
Les yeux hagards, les traits crispés, les bras tremblants,
Croyant sentir germer des astres dans ses flancs,
Croyant ruisseler d'aube et peupler l'étendue,
Tel qu'un lion fuyant, sa proie aux dents pendue,

Il prit à bras le corps cette vierge, et s'enfuit
En rugissant de gloire et d'amour dans la nuit!

Il fuit, superbe, il fuit, plus prompt que la rafale;
Il fuit, jetant aux cieux sa clameur triomphale,
Montant coteaux, sautant fossés, gravissant monts;
Il fuit, comme si quelque essaim de noirs démons,
Prenant la lune au vol et s'en faisant un cierge,
Galopaient après lui pour ravir cette vierge.

Il vit une montagne âpre et l'escalada.

« Jésus-Christ, Jupiter, Allah, Vichnou, Bouddha!
Cria-t-il, tous les dieux triomphants de l'espace,
Oh! tous ceux qu'on vénère à genoux, tête basse,
Oh! tous ceux que l'on prie! oh! tous ceux que l'on craint,
Place! faites-moi place en votre ciel d'airain!
Et qu'on s'écarte! et qu'on s'incline! et qu'on m'honore!
Car c'est moi que bénit cet univers sonore!
Car c'est moi qui dois faire éclore ces soleils!

Car c'est mon nom qu'en haut, dans les brasiers vermeils,
Ces astres bourdonnants célèbrent par leur ronde.
Car c'est mon nom qu'a dit ta bouche, ô femme blonde !
Car c'est pour moi, soleil incarné, que tu luis !
Car je suis Dieu, je suis omnipotent, je suis
Heureux, à tout jamais heureux, ciel ridicule !
Puisque moi, l'homme abject, le nain, la molécule,
L'atome vagissant, le rien par toi maudit,
J'ai pu, d'un bond fougueux, ainsi qu'un grand bandit,
Aller ravir, au fond de l'ombre épouvantée,
L'Amour, ce feu divin qu'ignorait Prométhée ! »

V

L'Amour ! Pauvres de nous !

Longtemps, longtemps après,
L'Homme couché sur l'herbe épaisse des forêts,

L'Homme toujours étreint par des bras nus et roses,
L'Homme sentant toujours, sur ses paupières closes,
Même bouche appliquer mêmes baisers brûlants,
L'Homme posant toujours, sur les mêmes seins blancs,
Son même front courbé par le même délice,
L'Homme buvant toujours, dans le même calice,
Un vin toujours suave et toujours embaumé,
L'Homme toujours heureux, l'Homme toujours aimé,
Oh! mille, mille fois plus qu'avant misérable,
L'Homme sentant encor, comme un chancre incurable,
Le malheur éternel lui ronger le cerveau,
L'Homme effrayé se mit à crier :

« Il me faut...
Il me faut... entends-tu, soleil vers qui je clame ? .. »

Il se tut, n'ayant plus un seul désir dans l'âme.
Plus un seul! Plus un seul!...

Oh! mais c'est infernal!

Il se mit à genoux sous le grand ciel banal,
Morne comme un repu que plus nul mets n'affame :

« Il me faut du nouveau : peux-tu m'en donner, femme ? »

Et la femme ne put que le chérir encor :

« Il me faut du nouveau : peux-tu m'en donner, or ? »

Et l'or affreux n'eut pas une lueur nouvelle.

« Terre, vieux globe usé dont l'écorce se fèle,
Lune, vieille lanterne abjecte qui t'éteins,
Vieux soleil pâlissant, vieux astres incertains,
Tous les mondes blafards qui geignez dans l'espace,
Oh ! je vous en supplie ! oh ! dites-moi de grâce,
Est-il chez vous, est-il pour l'Homme, est-il encor
Quelque bonheur qu'on puisse obtenir pour de l'or ?

Et rien ne répondit du ciel grave et paisible.

Alors l'Homme effrayant, comme vers une cible,
Bondit sur l'or niais, sur l'or vain, sur l'or vil.

« Venez voir, ô mortels, venez voir! » rugit-il.

Et, tel qu'un croquemort chargeant des corps verdâtres,
Il chargea nuitamment ses milliards jaunâtres,
Et, funèbre, il partit avec eux vers la mer.

« Tiens! bois, si tu n'es pas dégoûté, gouffre amer!

Et, faisant aux flots bleus de royales aumônes,
Par grands sacs, par grands tas, par grands chars lourds et jaunes,
Il jeta, dans la mer, tout son or, tout son or!

Tiens! comme il fait très froid, bois mes habits encor! »

Dit-il, jetant à l'eau ses vêtements de laine.

« Tiens ! comme de cailloux aigus la route est pleine,
Avale encor, dit-il, mes sandales de cuir ! »

Alors, râlant et nu, l'Homme se mit à fuir,
En déchirant ses pieds, en glaçant ses épaules :

« Mordez encor plus fort, dit-il, ô vents des pôles !
Mordez encor plus fort, dards qui percez mes pieds !
Ensanglantez, fendez, déchiquetez, broyez,
Réduisez mes orteils poussiéreux en bouillie !
Oh ! faites-moi bien mal, dards, je vous en supplie,
Oh ! faites-moi bien mal, vents sinistres du nord !
Sonne dans mes boyaux, ô faim, sœur de la mort,
Et fais-moi panteler sous ta fauve morsure !
Oh ! faites-moi bien mal, Dieu ! je vous en conjure !

Et, demain, quand j'aurai sur mon dos du verglas,
Quand je serai sanglant, affamé, meurtri, las,

Quand toutes les douleurs, quand toutes les misères,
Comme des éperviers, m'étreindront dans leurs serres
Et quand la Mort huera dans mon estomac creux,
Mon Dieu, pour que je sois heureux, oh ! bien heureux !
Plus heureux qu'avec l'Or, et l'Amour, et la Gloire !
Oh ! tellement heureux qu'on ne le puisse croire !
Oh ! tellement heureux que j'en devienne fou !...
Faites que l'on me donne un petit pain d'un sou ! »

LA JOIE DE SOUFFRIR

A Albert Savine.

LA JOIE DE SOUFFRIR

Drus, fiers, hauts, gravement muets, gravement verts,
Comme de vieux géants au farniente morose,
De grands arbres, les flancs meurtris par des piverts,
Imperturbablement dormaient dans le soir rose.

Ils avaient de grands bras, ils avaient de grands fronts.
Ils avaient d'effrayants biceps dans leurs ramures ;
Ils pouvaient, semblait-il, cueillir les soleils ronds,
Là-haut, comme des gueux qui cueilleraient des mûres.

Ils avaient des orteils vagues et fabuleux.
Ils avaient des troncs noirs si gros, si pleins de forces,
Qu'ils paraissaient pouvoir soutenir les cieux bleus,
Si jamais les cieux bleus s'effondraient sur leurs torses.

Ils étaient grands, forts, beaux, redoutables, puissants
Ils auraient pu, d'un geste, accomplir des désastres,
Et, de leurs mille bras noueux et menaçants,
Comme on fouaille des chiens aller fouailler des astres,

Et secouer le ciel, et fustiger les dieux,
Et tout bouleverser sans clémence et sans cause...
Des piverts les trouaient de leurs becs odieux,
Eux, cependant, dormaient toujours dans le soir rose.

Pan, Hasard, Tout, Néant, Force, grand Etre épars,
Cause première, Corps immense, Esprit, Matière,
O toi que nous sentons peser de toutes parts,
Epouvantablement, sur notre vie entière,

Grand Maître appréhendé des choses, nommé Dieu,
Grand Etre universel fait avec tous les êtres,
Pourquoi ne vis-je point, calme et droit, au milieu
De ces peupliers droits et de ces calmes hêtres?

Pourquoi ne suis-je pas un arbre ? Oh ! si vraiment
Tu sens grouiller mon être infime dans ton Etre,
Comme un soleil en marche, au sein du firmament,
Qui sentirait un ver obscur qui le pénètre;

Si tu me sais, si tu me sens, si tu me vois,
Si tu m'as mis assez de souffle dans le ventre
Pour que ta vaste oreille en frémisse parfois,
Et pour que ma clameur désespérée y rentre,

Dis : pourquoi suis-je un homme ? Oh ! pourquoi n'ai-je pas
Le solennel dédain qu'on voit aux branches grises ?
Pourquoi mon rôle, ô Dieu, n'est-il point, ici-bas,
D'être un grand corps feuillu plein de nids et de brises ?

Sur qui trombe ou zéphyre, averse ou chant d'oiseaux
Passent, sans voir bouger d'un pas ma lourde taille ;
A qui la terre, l'air, la lumière, les eaux,
Offrent des mets royaux comme une valetaille ?

Un grand être clément où viennent se poser
Les farouches piverts ou les moineaux paisibles ;
Où tout : pluie, ou soleil, ou morsure, ou baiser,
N'éveille qu'un frisson de feuilles impassibles ?

*
* *

O chênes grands et bons, ô fronts pleins de parfums,
Bardes verts dont des nains abjects rongent les moelles,
Oh! ne seriez vous pas des poètes défunts
Levant toujours vos bras meurtris vers les étoiles ?

N'avez-vous pas des maux, n'avez-vous pas des pleurs,
Parfois tout comme nous ? Aveugles que nous sommes!
Oh! tous: arbres et nids, soleils, brises et fleurs,
N'avez-vous pas des cris incompris par les hommes ?

Tous! oui, tous! Car l'éclair qui monte au ciel fumant
Doit être l'anathème infernal des nuées;
Car mon âme en détresse entend confusément,
Dans la mer, des sanglots; et, dans l'air, des huées;

Car je ne peux pas voir un volcan, sans penser
Vers qui le crachat roux de ce damné s'élève ;
Car je cherche, en voyant un pic fier se dresser,
Ce que vise, là-haut, ce formidable glaive.

O martyres cachés, ô râles méconnus,
Tortures des monts noirs et désespoirs des chênes !
Esclavage éternel des mondes, retenus
Par leurs orbites, ainsi que des chiens par leurs chaînes !

Oh ! toute la cohue horrible des souffrants
Qui vous étourdissez de clameurs illusoires :
Tous les navrés, tous les maudits, tous les errants,
Bêtes, gens, plantes, vers, firmaments, infusoires,

Nature ! [illegible] infini de douleurs
Dont le rugissement immense stupéfie,
Nous tous, monts foudroyés ou poètes en pleurs,
Qui, meurtris par la vie, aimons pourtant la vie !

Tenez, je me demande, amis, en vérité,
Cette chose effrayante et sombre qui me broie :
Si l'angoisse, après tout, n'est pas la volupté,
Et si les maux soufferts ne font pas seuls la joie ?

S'ils connaissent la vie et peuvent en parler,
Ceux qui n'ont jamais eu de mortelles alarmes ?
Si ceux-là sont contents qu'on ne voit pas râler,
Si ceux-là sont joyeux qu'on ne voit pas en larmes ?

Et si, tordu, saignant, vibrant ! — mon fauve cœur
Ne lance pas ces vers au soir rose et sonore
Pour demander, là-haut, la suprême faveur
De saigner, de se tordre — et de vibrer encore !

L'ŒUVRE

A Stanislas de Guaita.

L'ŒUVRE

I

« Oh ! prendre une montagne en ses mains magistrales !
La pétrir, la broyer, la tailler en blocs lourds
Puis la faire revivre en blanches cathédrales
Erigeant dans l'azur d'extravagantes tours !

Des tours de marbre avec de folles broderies,
Des tours bravant le temps de leur front exalté,

Des tours lançant là-haut par leurs flèches fleuries
Le nom de l'architecte à l'immortalité!

—

— Homme vain, homme aveugle! A quoi bon?... Cathédrales,
Monstres de pierre assis sous les clartés astrales,
Palais, manoirs, forums, monuments innombrés,
Entassements de sable un jour équilibrés,
De quelque dur granit qu'on ait fait leurs murailles,
Quels que soient leurs auteurs, quelles que soient leurs tailles,
Qu'ils soient cirque, donjon, cathédrale, opéra,
Tout croulera, tout s'en ira, tout périra,
Tout deviendra poussière un jour, vaine poussière!
Et, faisant tout renaître à sa forme première,
La nature sereine annulant nos efforts
Fera des monts nouveaux avec les temples morts.

II

« Oh! de ses larges mains bouleverser la terre!
Faire un canal d'un isthme, un isthme d'un canal,

Faire rire une source où hurlait un cratère.
Retoucher après Dieu le vieux globe banal !

Déformer l'univers sous sa puissante étreinte,
Dérouter le soleil qui l'éclaire, anxieux,
Pour que le globe neuf, marqué de votre empreinte,
Proclame votre gloire en roulant dans les cieux !

—

— Homme vain, homme aveugle. A quoi bon ?... Sources, fleuves,
Et vous, lits inconnus des mers vieilles et neuves,
Vous vous déplacerez, vous vous dessécherez ;
D'autres mers surgiront sur d'autres monts sombres ;
Et les volcans de feu seront des lacs de glaces ;
Et les lourds continents aux branlantes carcasses,
Comme de vieux pontons crevassés et pourris,
Se déchiquèteront en informes débris ;
Et se disloquera la terre dans l'espace ;
Et les astres, voyant cette sphère qui passe,
S'écarteront là-haut et croiront vaguement
Voir un spectre de globe errer au firmament.

III

« Oh ! prendre son cœur rouge en ses mains frénétiques,
Oh ! le broyer, un jour, sur des feuillets fumants !
En faire un grand poème aux strophes fantastiques,
Au milieu des vivats des peuples acclamants !

En faire un grand poème, un colossal poème,
Que nul ne pût nier, que rien ne pût ternir,
Écrire, écrire enfin le Chef-d'œuvre suprême
Sur qui s'extasieront les siècles à venir !

—

— Homme vain, homme aveugle ! À quoi bon ?... O poèmes
O vols d'oiseaux chanteurs partant de nos fronts blêmes,
O vers, rythmiques vers, ô vers tant adorés,
Et vous aussi, tous, tous hélas ! vous périrez !
Et l'homme un jour rira de notre saint délire !

Et l'homme un jour n'aura plus des yeux pour nous lire!
Et rien ne sera plus de ce dont nous parlions :
Ni chênes, ni roseaux, ni fleurs, ni papillons!
Et rien ne sera plus de ce qui fut au monde;
Et l'homme aura passé comme une larve immonde;
Et le soleil, ce cher soleil qui luit là-bas,
Luira sur des vivants qu'il ne connaîtra pas! »

—

Ainsi rêvait, un soir d'automne, las de vivre,
Un vieux poète blanc penché sur un vieux livre.

Tout à coup il frémit...

La Mort noire était là.

« Oh! non! oh! pas encor! je veux avant, râla
Le poète, je veux faire une œuvre immortelle...

— Fais! lui permit la Mort.

Il pâlit devant elle...

Il pâlit, il pleura. Puis, gagnant la forêt,
Ayant cherché longtemps quel poème il ferait,
Quel œuvre glorieux, sublime, impérissable,

Il fit sur un chemin quelques pâtés de sable.

LA NÉGRILLONNE

A Léonide Leblanc.

LA NÉGRILLONNE

Pas plus haute que çà, tenez. Cinq ou six ans.
Une négrillonnette à robe bigarrée.
Un bout de femme noire avec des tons luisants
De botte bien cirée.

Et des yeux donc! Des yeux qu'on allait voir en rond,
Des yeux dont les passants riaient à perdre haleine :
Deux yeux très-gros, très-blancs, qui semblaient dans son front
Deux ronds de porcelaine.

Ah ! si vous aviez vu remuer ces deux yeux !
Ah ! si vous aviez vu reluire ses quenottes
Quand elle vous disait : « Un petit sou, messieurs? »
En tendant ses menottes !

Autrement, elle était très heureuse. Elle avait
Pour chambre un grand hangar plein de planches coupées;
Elle en chargeait ses bras pour dormir, et rêvait
Que c'étaient des poupées.

Mais, un jour, devant elle, une noce arriva.
L'épouse était en blanc, splendide et langoureuse.
Oh ! la négrillonnette aussitôt se trouva
Très, très, très malheureuse !

Oh ! avoir robe blanche ! oh ! rêve ! quel effet
On produit là-dessous ! on est belle, on est fière,
On fait cligner les yeux des pauvres gens, on fait
Presque de la lumière !

Oh! avoir robe blanche! oh! pouvoir rayonner!
Elle entra dans un grand magasin, un dimanche :
« Bonjour, monsieur tailleur, voulez-vous me donner
Deux sous de robe blanche? »

Mais on n'en faisait pas pour deux sous. Non; vraiment.
Et le commis se prit à rire à gorge pleine.
Ah! si vous aviez vu les yeux en ce moment,
Les yeux de porcelaine!...

Un vieux monsieur, très gros, en la voyant pleurer.
Lui donna quatre sous. Mais elle n'en prit cure.
Pourtant le vieux monsieur, soudain, vit s'éclairer
Sa petite figure...

« Monsieur! épousez-moi, lui dit-elle. Ahuri.
L'homme la regarda, suspendue à sa manche.
— Epousez-moi, monsieur! — Bah! tu veux un mari?
— Non; une robe blanche. »

Mais lui ne voulut point ; non, non ! Il la laissa
Sans lui faire porter robe blanche, l'infâme !
Il paraît, voyez-vous, que ce n'est point pour ça
Seulement qu'on prend femme.

Elle était malheureuse à mourir, n'est-ce pas ?
Songez donc : ne pouvoir contenter son envie
Jamais, jamais, jamais ! Rester, de haut en bas,
Nègre, toute sa vie !

Mais, une fois, chez un portier de ses amis,
Elle vit un défunt qu'on clouait dans sa bière.
Oh ! c'était imposant ! Le cadavre était mis
De fort belle manière !

« Messieurs, dit-elle aux gens à travers un rideau
Voulez-vous me clouer aussi sous une planche ?
— Pourquoi donc, mon enfant ? — Mais pour faire dodo
Dans une robe blanche. »

On refusa. Toujours ! Alors, triste, à pas lents,
La pauvrette partit, sans tendre les menottes.
Ah ! vous ne verrez plus reluire ses yeux blancs,
Allez, ni ses quenottes !

L'enfant, un jour de givre, en plein air s'affaissa.
Il n'eût fallu pourtant qu'un chiffon de cretonne
Pour faire son bonheur : pas plus haute que ça,
Tenez, la négrillonne !

Faute de robe blanche, elle est morte, oui, messieurs !
Un jour gris, un jour froid, un jour plein de vents aigres.
Mesdames, savez-vous si, là-haut, dans les cieux,
On veut des âmes nègres ?

Moi, je le crois. Car, sur son corps négrillonnet,
La neige alors tomba, muette, drue et franche.
Mesdames, voyez-vous, c'est Dieu qui lui donnait
Enfin sa robe blanche.

CONFESSION

A Robert Caze.

CONFESSION

Il était vieux, très vieux. Il était blanc, très blanc.
Il avait un long bras inerte sur le flanc
Tel un arbre chenu porte une branche morte)
Et, muet, immobile, assis près d'une porte,
Le chef tremblant, les pieds séchés, l'œil grave et dur,
Depuis quatre ou cinq ans il regardait un mur.

Dehors, confusément, bruyait l'énorme Vie.

Un jour, il se sentit la poitrine gravie
Doucement par des blocs de glace qui montaient.
Il eut froid jusqu'au cœur.

Au loin, les bois chantaient,
Sous l'archet des zéphyrs, leur vague chanson verte.

Soudain, il tressaillit. La porte était ouverte
Un prêtre entra, couvert d'un surplis éclatant.

« Mon frère, le ciel s'ouvre au pécheur repentant
Et le remords l'arrache à l'éternelle flamme.
Pécheur, n'avez-vous rien qui vous pèse sur l'âme ? »

Le vieux très blanc, alors, regarda le curé,
Puis, sortant de sa gorge un son invétéré,
Gravement, d'une voix étrangère et farouche
Qu'il ne reconnut plus lui-même dans sa bouche
Et qu'avaient oubliée eux-mêmes ses tympans,
Il dit :

« Oui, j'ai péché. mon père, et me repens. »

Puis il parla, sentant les vagues blocs de glace
Monter à chaque mot dans sa poitrine lasse :

« Oui, j'ai péché. Souvent ! Tenez, il m'en souvient,
J'ai vu passer, jadis, des femmes, oh ! combien !...
Avec des yeux si doux, avec des chairs si blanches !
Avec des cous, avec des seins, avec des hanches !...
O printemps échappés ! ô paradis enfuis !...

Je ne possédais, moi, qu'une femme, depuis
Je ne sais combien d'ans, une seule, vous dis-je !
Eh bien, toutes ces chairs qui donnent le vertige,
Ces yeux, ces cous, ces seins, ces voluptueux seins,
Dont l'approche emplissait ma tête de tocsins,
Ces seins que je mordais, chaque nuit, dans mon rêve,
Je les ai vus passer, passer, passer sans trêve,
Sans me jeter dessus comme un tigre alléché !...

Mon Dieu, pardonnez-moi, parce que j'ai péché. »

Le prêtre révolté trembla, puis dit :

« Ensuite ?

— Ensuite, j'ai péché souvent par inconduite.
J'ai travaillé des jours qu'il faisait du soleil ;
Été probe, loyal ; rêvé d'un appareil
Qui rendrait tout le monde heureux sur cette terre ;
Accompli, là-dessus, un œuvre utilitaire
Très beau, très grand, très noble, et très je ne sais quoi !
Et puis, j'ai, tour-à-tour, — que vous dirai-je, moi ? —
Été très studieux, très savant et très cuistre ;
Et sauvé mon pays comme un simple ministre !
Alors que j'aurais pu jouer au chat perché !...

Mon Dieu, pardonnez-moi, parce que j'ai péché. »

Le prêtre bondit.

« Puis ?

— Puis un crime, un noir crime
Dont le remords me hurle au cœur et me l'opprime.
Ah ! jeunesse ! jeunesse !... A vingt-cinq ou six ans,
J'aimais le jeu, le bal, les chiens, les alezans ;
Or, j'étais misérable et travaillais pour vivre.
Attendant que la Mort secourable délivre
Mon père riche et vieux de ce terrestre enfer.
Mon père avait vraiment une santé de fer.
Mais je savais, au fond d'un grenier, une hache,
Qui, d'un seul coup discret, sans qu'un vivant le sache,
Aurait tranché son col !...

Je ne l'ai pas tranché !

« Mon Dieu, pardonnez-moi, parce que j'ai péché. »

Le prêtre se leva.

« Restez ! restez encore !
Clama le vieux, jetant au soir sa voix sonore ;

Je n'ai point terminé, je m'accuse à présent.
Je m'accuse, m'accuse...

Un grand rayon, glissant
D'une haute fenêtre, effleura son visage.

Et, soudain, relevant sa tête âpre et sauvage,
Les yeux pleins de soleil, haletant, attendri,
Le moribond poussa vers l'espace un grand cri.

Le soir était très rose et les feuilles très vertes!
On sentait des parfums de corolles offertes
Voluptueusement aux papillons rôdeurs;
Et, des champs, des forêts, des villages grondeurs,
Montait, dans la lumière amoureuse et ravie,
Un vaste et colossal chant de gloire à la vie!

Et le vieillard sentit deux larmes dans ses yeux.

— Vous vous accusez donc?

— Moi ?... de rien ! » dit le vieux.

Puis :

« Pardon ! je m'accuse, à cette heure suprême
Où le doigt de la mort touche ma face blême,
Où mon vieux sang se fige en mon cœur délabré,
De n'avoir pas compris que, tout considéré,
Malgré les lois, les us, les mœurs innaturelles,
Malgré les rêves d'or pleurant dans nos cervelles,
La vie est bonne, oh ! oui ! même au seuil du trépas !
Et qu'hélas ! la sagesse est encore, ici-bas,
De se taire, et d'agir comme agit à la ronde
Ce profond philosophe appelé Tout le monde !

— Ah ! vous admettez donc, fit le prêtre exalté,
Dieu, les Mœurs, la Famille...

— Et la Pro-pri-é-té !
Dit le vieux.

Et, l'œil doux, comme un feu qui se voile,
Il mourut, en voyant, là-bas, poindre une étoile.

ASPIRATION

A Auguste Barrau.

ASPIRATION

Oh ! partir ! aller vivre au fond de grottes froides,
Avec d'âpres rochers, mes frères en granit,
Dans le délaissement glacé des cimes roides
Offrant leur dos de marbre au vent fou qui hennit ;

Loin, haut, dans quelque morne aridité de pierre,
Où rien ne vive, où rien ne remue, où, fougueux,
Nul arbre ne surgisse en humant la lumière,
Où tout soit triste et nu comme un tombeau de gueux ;

Où la nuit soit muette, où pèsent, accablantes,
Les heures au vol lourd ; où ne s'entendent plus
Les orchestrations des grenouilles dolentes
Ni l'ondoiement sonore et lent des Angelus ;

Où le ciel soit brutal comme un toit de platine,
Sans astres, sans essors de vautour carnassier ;
Où la Mort pâle et froide, immobile, s'obstine,
Comme un roi noir dormant sur un trône d'acier.

Et là, plantant mes pieds dans le rocher austère,
Et, des bras, m'accrochant aux pics, comme un grappin,
Honteux d'avoir été, jadis, homme sur terre,
Doucement, me sentir devenir un sapin !

LA REVUE DE LA VIE

A Fernand Vanderheym.

LA REVUE DE LA VIE

On dit que, lorsqu'il eut accompli ses cent ans,
Certain vieillard très grand, certain vieillard très sage,
Se coucha dans sa bière, un matin de printemps,
Attendant que la Mort fût par là de passage.

Elle arriva, la Mort. C'était un jour d'été.
Les arbres étiraient leurs bras dans la lumière.
« Hôtesse, asseyez-vous dans ce fauteuil sculpté, »
Lui dit le grand vieillard allongé dans sa bière.

La Mort s'assit. « Or ça, belle dame, reprit
Le vieillard toujours grave en son cercueil de chêne,
Avant de vous livrer mon corps et mon esprit,
Avant d'aller pourrir dans la fosse prochaine.

« Laissez-moi repasser ma vie en souvenir,
Et chercher, dans le tas poussiéreux des années,
Les reflets qui jamais ne devront se ternir,
Les fleurs qui ne devront jamais être fanées.

« J'en dois avoir au fond de mes cent ans poudreux ;
J'eus la Jeunesse, j'eus l'Amour, et j'eus la Gloire !
Souvenirs attendris, souvenirs amoureux,
Souvenirs de bonheur chantant dans ma mémoire.

« A moi ! Je veux choisir le meilleur des meilleurs,
Le plus doux, le plus cher, le plus impérissable,
Et toujours le garder, que je renaisse ailleurs
Arbuste ou vermisseau, soleil ou grain de sable ! »

Et la Mort accédant aux désirs du vieillard,
Il ferma lentement ses yeux à la lumière ;
Et, comme un astre rouge émergeant du brouillard,
Il crut voir son passé se dresser sur sa bière !

Tout son passé lointain, tout son passé houleux,
Tout son passé grouillant de choses fantastiques,
Troué de gouffres noirs et charmé de coins bleus
Encor retentissants d'exploits et de cantiques !

Tout l'amoncellement superbe et magistral
De ses cent ans, tantôt espoirs, tantôt alarmes,
Mettant devant ses yeux un flamboiement astral,
Comme un large soleil fait de joie et de larmes !

Et, de ce globe empli de roses et de dards,
Le vieillard vit venir, mollement, sur des nues,
Comme un vaisseau royal hérissé d'étendards,
Une galère d'or portant cent femmes nues.

Et, de cette galère, un chœur lent s'élevait :
« Nous sommes, disait-il, vieillard, tes cent années.
Et nous venons renaître ensemble, à ton chevet,
Avant d'être en l'oubli pour toujours entraînées.

« Oh ! regarde-nous bien ! Et, te remémorant
Les bonheurs terminés et les peines finies,
Rêve, pleure, souris, et dis-nous en mourant
Lesquelles d'entre nous furent les plus bénies. »

Et la cohue énorme aussitôt défila :
Les premiers ans, joufflus et gras, ans de chimères !
Les ans roses, que rien de noir ne macula,
Les ans pleins de chansons et de baisers de mères !

O vision sacrée ! ô souvenir chéri !
O mères à présent par la Mort moissonnées !...
Le grand vieillard n'eut pas un geste, pas un cri :
Et, calme, il regarda venir d'autres années.

Renaissez, ans d'amour! oh! revenez en rond,
Yeux éteints, fronts pâlis, bouches closes, voix tues!
Spectres aimés, fendez votre tombe du front
Et surgissez du sol, blancs comme des statues!

Et l'Homme vit venir, par groupes fraternels,
Venir, venir sans fin, par monceaux effroyables,
Des cadavres banals de serments éternels
Et des squelettes froids d'amours inoubliables!

Râles, soupirs, hoquets, embrassement profond,
Eternité vécue en un instant qui passe,
Spasmes divinisants et créateurs qui font
Qu'on croit éparpiller des soleils dans l'espace.

Ah! c'est vous, après tout, oui, c'est vous, ici-bas,
Qui nous laissez le plus de souvenances chères!...
Leur image passait; l'Homme ne bougea pas,
Et, calme, il vit s'enfuir les Amours mensongères.

Défilèrent alors, tumultueusement,
Avec de grands éclats de fanfares lointaines,
Tout le majestueux et frêle entassement
Des ans triomphateurs et des gloires hautaines.

O saint frisson de l'Art! O rythmes effrénés,
O peuples attentifs à notre chant superbe,
Et, comme des lions farouches, prosternés
Sous le pouvoir magique et triomphal du Verbe,

Ah! c'est vous, oui, c'est vous, j'en atteste les cieux,
C'est vous dont la mémoire est la plus chère à l'âme!...
Leur image passait; l'Homme, silencieux,
Vit fuir les ans de gloire auréolés de flamme.

Et la galère, alors, s'éloigna, lentement,
Lentement, vers l'oubli terminal où tout sombre;
Le vieillard la suivit du regard, un moment,
Et puis il se tourna, l'œil sec, vers la Mort sombre:

« Hôtesse, je cherchais quelque chose de vrai,
D'attendri, de loyal, de sincère en ma vie :
Prends-moi : je n'ai rien vu ! dit le vieillard navré,
Et que tout, comme moi, meure et se putréfie !

— Regarde encor ! » lui dit la Mort, prenant sa faux.
Et le vieillard, alors, vit dans la barque fière,
Parmi les sentiments hypocrites et faux,
Quelque chose qui mit un pleur sous sa paupière.

« ... Oh ! oui ! je me trompais ! dit l'Homme illuminé.
Oh ! que ce souvenir d'un regard, je l'emporte ! »
Et c'était un regard de chien abandonné,
Vu, certain jour de pluie, à côté d'une porte.

LA MORT DE L'HOMME

A J.-A. Magen.

LA MORT DE L'HOMME

Fauvement, surchargés de fruits mûrs et de proies,
Et portant de longs pieux teints de sang dans leurs mains,
Par les bois drus et verts, sans traces et sans voies,
Allait un troupeau rude et barbare d'humains.

Or c'était la tribu simple et patriarcale
De la première Femme et des premiers Enfants,
Marchant, souples et nus, vers la grotte amicale,
Comme une troupe allègre et joyeuse de faons.

Ils allaient, vigoureux, mordant de rouges tranches
Au flanc des animaux par eux exterminés ;
Et le soleil passait sa tête entre les branches,
Comme un bon aïeul blanc, pour voir ses derniers nés.

Voici la grotte. Elle est profonde, elle est choisie :
Ainsi qu'un bras, l'enserre un grand fleuve onduleux ;
Elle semble l'œil noir d'un roc qui s'extasie
Sous la coupole claire et vaste des cieux bleus.

Et, lasse, la tribu sort des forêts et rentre.
Sur le seuil, accroupi, les deux genoux tremblants,
Le front hâve et chenu retombant sur le ventre,
Grelottait un vieillard étique à cheveux blancs.

« Père, voici pour toi de la chair neuve et tendre :
Mange ! » dirent les Fils déchargeant leur butin.
Mais le vieillard chenu ne semblait pas entendre,
Et restait taciturne au milieu du festin.

« Ami, voici pour toi des fruits à chair suave ;
Mange ! » annonça la Femme à l'Époux bien aimé.
Mais le vieillard chenu resta rigide et grave
Au milieu des fruits d'or à l'arôme embaumé.

Alors tous, Femme et Fils, en tumulte approchèrent.
« Qu'as-tu? parle; qu'as-tu ? » dirent-ils, anxieux.
Et leurs fronts chers et doux sur son front se penchèrent ;
Et le vieillard sentit leurs baisers sur ses yeux.

Il releva les cils, il redressa la tête,
Il regarda les cieux, les eaux, les bois, les monts,
Et, d'un souffle éperdu, comme si la tempête
Avait hué, lugubre, à travers ses poumons,

Il poussa vers le vide un grand soupir farouche,
Un soupir qui parut plein de vagues adieux ;
Et puis sa voix sembla se voiler dans sa bouche,
Et puis l'azur sembla se ternir dans ses yeux ;

Et puis il dit, très bas : « Venez, venez de grâce ! »
Et puis il dit : « Serrez-moi fort, serrez-moi bien ! »
Et puis : « Ouvre tes bras, Femme, que je t'embrasse !... »
Puis : « Merci ! » Puis : « J'ai froid ! » Puis rien ! Jamais plus rien

Et doucement tomba sa lourde tête blanche ;
Et s'affaissa son corps sur la mousse et les fleurs ;
Et doucement tomba, d'un arbre, une avalanche
De feuillages jaunis comme de larges pleurs.

« Parle ! dirent les Fils, ta parole est chérie !
Oh ! vois : tous à genoux, Père, nous t'embrassons !
— Parle ! lui dit la Femme, oh ! parle, je t'en prie ! »
Mais le vent seul parlait au loin, dans les buissons.

« Vois-nous ! dirent les Fils, relève tes paupières !
Oh ! tes yeux sont si doux, et leur regard si pur !
— Vois-moi ! cria la Femme, oh ! entends nos prières ! »
Mais le ciel seul sur eux épanchait son azur.

« Parle, vois, marche, vis ! Oh ! recouvre ton âme !
Hoquetèrent les Fils pleurant à son chevet.
— O mon Époux, revis ! revis ! clama la Femme. »
Mais le reste du monde, hélas ! seul survivait !

Et tous, tremblants, emplis de terreurs inconnues,
Restèrent cloués là, stupides sous le vent,
A regarder les bois, et les fleurs, et les nues,
Qui brillaient, et fleuraient, et chantaient, comme avant.

« Ah ! non ! lança la Femme, ah ! non, cieux exécrables,
Cela ne se peut pas, c'est faux, c'est insensé ! »
Et, funèbre, arrachant ses cheveux misérables,
Elle se dirigea vers le vieillard glacé.

Elle le prit, à bras le corps, sur ses seins vides ;
Elle l'étreignit, âpre et fauve, sur ses flancs,
Frottant ces chairs de marbre avec ses chairs avides,
Et chauffant ces reins froids avec ses reins brûlants,

« Parle, vois, marche, vis ! je le veux ! cria-t-elle.
Souviens-toi des matins voluptueux et doux
Où nous allions ainsi, toi, puissant, et moi, belle,
Sous le regard des cieux émerveillés sur nous !

« Oh ! vois : comme jadis, le soir fume et rougeoie !
Viens comme tu venais ! Viens ; nous retrouverons.
Dans les mêmes ravins pleins de la même joie,
Les mêmes pommiers blancs qui neigeaient sur nos fronts.

O pommiers, ô ravins, ô printemps, ô soirs roses !
Nous voulons vous revoir ! il le faut, n'est-ce pas ?
Mon Dieu, que deviendraient sans nous toutes ces choses ?
Est-ce que le soleil pourrait luire là-bas ?

« Non ! Fleurissez, gazons ! luis, lumière sereine !
Vois : l'Homme marche seul, comme au temps ancien !
Ce n'est point dans mes bras, allez ! que je le traîne,
Oh ! non ! Je vous assure, enfants, il marche bien !

« Il marche ! il va parler ! Oyez-vous ? Il me cause
Oh ! j'entends bien, allez ! c'est sa voix d'autrefois !
Ce n'est point le zéphyre harmonieux qui glose,
Oh ! non ! Je vous assure, enfants, c'est bien sa voix !

« Et puis il me regarde ! et de plaisir je pleure !
Oh ! c'est bien son regard, allez ! que je sens là !
Ce n'est point un rayon de soleil qui m'effleure,
Oh ! non ! Je vous assure... enfants... » Elle trembla.

Et, laissant retomber l'Époux inerte et blême,
Les poings au ciel, les yeux injectés, elle dit :
« C'est faux, il ne vit pas ! Anathème ! anathème !
Et croule le soleil sur mon crâne maudit !

« Venez ! dit-elle ensuite à ses enfants moroses,
Venez ! entourez-moi, mettez-vous à genoux :
Je vais parler au Maître universel des choses,
A Celui dont le ciel est l'œil ouvert sur nous. »

Et, vibrante, elle dit : « O toi que tout implore !
O toi qui tiens le monde asservi sous ton pié,
Dont un pleur est la mer, dont un rire est l'aurore,
Assistance ! assistance ! ô Maître, prends pitié !

« Tu fais naître le ver, tu fais pousser le hètre,
Tu fais fleurir l'étoile en l'air extasié :
Tu peux bien, si tu veux, faire revivre un être !...
Assistance ! assistance ! ô Maître, prends pitié !

« Oh ! si tu ne veux pas que nos cris t'assourdissent,
Que notre voix te hue au ciel terrifié,
Que les fils de nos fils à jamais te maudissent,
Réveille l'Époux froid ! Assistance ! pitié ! »

Et, solennellement, ayant baisé la terre,
Ayant frappé, trois fois, le sol de leurs fronts lourds,
Ils regagnèrent tous la grotte solitaire,
Et vinrent voir l'Aïeul : l'Aïeul dormait toujours.

Et la Femme pâlit alors, et, sans un râle,
Tomba, de tout son long, près de l'Epoux dormant.
Et les Fils, pour dormir comme leur père pâle,
S'allongèrent aussi sur le sol, doucement.

Et rien ne bougea plus. Et le soleil superbe
Leur jeta tendrement d'écarlates adieux.
Et puis les fleurs d'azur s'inclinèrent dans l'herbe ;
Et puis les astres d'or jaillirent dans les cieux.

Puis s'abaissa la nuit. Puis s'élança l'aurore.
Puis ruissela le jour sur les roses sommets.
Puis bourdonna la vie éclatante et sonore :
Et, près de l'Aïeul froid, rien ne bougeait jamais.

Mais, s'élevant soudain, une voix dit : « Écoute !
— Ecoute ! » répondit, au loin, une autre voix.
Et tous les yeux — hors deux — s'ouvrirent sous la voûte ;
Et tous les corps — hors un — bougèrent à la fois.

Et tous semblaient ouïr des musiques flottantes,
Et retenaient leur souffle en leurs poumons charmés.
Et les chansons des flots s'en allaient, plus chantantes,
Et les parfums des fleurs montaient, plus parfumés.

Et la Femme et les Fils écoutaient, sur la mousse;
Et des larmes brillaient dans leur œil adouci;
Et ce qu'ils entendaient était une voix douce,
Une voix douce, et chère, et qui disait ceci :

« Allez, allez gaîment dans la clarté qui vibre!
Laissez mon corps de boue au ver froid qui le mord.
Ne pleurez pas, amis : je suis heureux et libre;
Ne pleurez pas, chantez! je suis heureux et mort.

« Je vous vois par l'azur, je vous parle par l'onde,
Je vous suis par la brise en les cieux éclatants.
Je vous souris d'en haut par la lumière blonde,
Et je vous aime, amis, par les fleurs du printemps!

« Allez! vivez! croissez! prospérez, innombrables!
Recouvrez tout le sol de vos fourmillements;
Et, quelqu'amers que soient les cieux impénétrables,
Soyez joyeux, soyez virils, soyez aimants!

« Et plus tard, quand fuira l'âme sereine et lasse,
Lorsque vos corps fangeux crouleront à leur tour,
Tous heureux, tous unis, nous irons dans l'espace,
Azur, brise, chansons, parfums, lumière, amour! »

Et les Fils, se levant, allèrent dans la Vie.
Et formidablement, sans répit, depuis lors,
La race humaine vit, meurt et se putréfie;
Et l'air prend des esprits, et le sol prend des corps.

Hélas! et c'est pourquoi le Poète farouche
Sent jaillir, de nos jours, tant de pleurs dans ses yeux :
Dans tout ce qu'il voit, flaire, entend, respire et touche,
Il trouve la poussière errante des Aïeux.

LE PARADIS

A Rodolphe Salis.

LE PARADIS

Sire Dieu, si là-haut je mérite une place
Dans votre paradis,
Oyez, oyez, avant que ma vieille âme lasse
S'envole de mon corps comme d'un vil taudis
Ce qu'ici je vous dis.

*

Sire Dieu, j'aime assez les femmes de la terre,
En voit-on dans les cieux ?

Moi, si je suis élu, je n'en fais pas mystère,
J'en voudrai voir passer des rangs drus et joyeux
Sous mes augustes yeux ;

Passer, passer toujours, à la file, à la ronde,
Tellement, tellement
Que tout mon horizon soit empli de chair blonde
M'entourant, m'effleurant, m'exaltant, m'embaumant
Au fond du firmament !

Fi des concerts sacrés, des célestes dictames !
Sire Dieu, je le dis :
Voir défiler là-haut des corps de jeunes femmes,
Interminablement, sous mes yeux agrandis :
Voilà mon paradis !

*

Sire Dieu, j'aime assez boire des vins de France.
Mettez-m'en de côté.

Combien? Jugez vous-même. Hélas! j'ai l'assurance
Qu'il m'en faudra beaucoup, beaucoup en vérité
Pour une éternité!

Sire Dieu, je boirais, faute de vin, des choses,
Oh! des choses, là haut!...
Je boirais, le matin, votre aurore aux flots roses!
Et je boirais, le soir, votre soleil rougeaud,
Ainsi qu'un grog bien chaud!

Et votre clair de lune ainsi qu'un lait d'ânesse!...
Sire Dieu, je le dis :
Boire, boire gaîment; boire, boire sans cesse;
Trinquer avec des saints aux ventres rebondis :
Voilà mon paradis

*

Sire Dieu, j'aime assez faire des vers fantasques.
Or, pour les copier,

Vous me trierez là-haut, sans brouillards, sans bourrasques,
Quelques-uns de vos ciels à l'éclat printanier :
J'en ferai mon papier.

Trempant ma plume alors dans les nuits violettes,
J'écrirai de grands vers
Ponctués de soleils, virgulés de comètes,
Guillemetés avec des arcs-en-ciel divers
Par la tempête offerts.

Et j'irai, les chantant au fond des voûtes bleues!
Sire Dieu, je le dis :
Faire d'énormes vers, longs de cent mille lieues,
Qui seraient seulement par la lune applaudis :
Voilà mon paradis

Sire Dieu, j'aime... Quoi? Bien des choses encore!
J'aimerais rire, hélas!

Rire éternellement d'un grand rire sonore,
Rire pour tous les jours où, dolent, triste et las,
J'ai pleuré sans soulas !

Vous me ferez donc rire, ô Dieu ! rire, encor rire,
Par éclats sans pareils,
Jusqu'à ce que mon ventre éperdu se déchire,
Et que mes fols débris se transforment, vermeils,
En hilares soleils !

Et j'irai, vague, épars, multiple, inerte, comme
Vont les globes tiédis ;
Je ne penserai plus, je ne serai plus homme ..
Sire Dieu, Sire Dieu ! peut-être est-ce là, dis,
Le seul vrai paradis ?

L'ENFER

A Georges d'Esparbès.

L'ENFER

I

C'était aux temps premiers, ingénus et mystiques
Où Dieu se dévoilait encore au genre humain,
Et, par vols, envoyait aux mortels extatiques
Des anges blancs et doux qui leur donnaient la main.

Or, dans un bois sonore, au bord de la mer plate
Et flamboyante ainsi qu'un miroir aveuglant,
Un homme regardait le soleil écarlate
S'engloutir dans les flots comme un guerrier sanglant.

Et, quoique ce vivant fût meurtri par la vie,
Et quoiqu'il eût parfois pleuré, parfois souffert,
Quoique l'adversité, toujours inassouvie,
L'eût tenu pantelant sous ses griffes de fer,

Cet homme alors sourit aux fleurantes ramures
Et leva vers le ciel des bras approbateurs,
Comme pour embrasser des nids et des murmures,
Applaudir des rayons et baiser des senteurs.

Et, comme il était là, les yeux pleins de lumières,
Le front plein d'hosannas, le cœur plein de sanglots,
Émerveillé de vivre et fondant en prières
Pour les cieux, pour les nids, pour les champs, pour les flots,

L'Homme, heureux et vibrant comme une énorme lyre
Devant tant de beautés et tant de majestés,
Vit venir, sous le bois empli d'un sourd délire,
Une femme, beauté suprême des beautés!

Une femme très jeune, et très douce, et très blonde,
Et si belle que l'Homme ébloui ne vit plus
Le tragique soleil disparaître dans l'onde,
Tel qu'un fruit d'or qu'auraient happé les flots goulus.

Ah! dégringole, va, soleil terne et morose!
Et plonge dans la nuit ton vieux front de carmin!...
Elle avait un front tendre, elle avait un front rose
Qui semblait épancher de l'aurore en chemin!

Chevelures d'azur des vagues murmurantes,
Tordez-vous sans répit, tordez-vous sous le ciel!...
Sa chevelure avait des tresses odorantes
Qui semblaient exhaler du printemps et du miel!

Vive Dieu! Vive Dieu! cria l'Homme. Et, très pâle,
En voyant le regard dont elle l'éclaira,
Plus tremblant qu'un larron consterné qu'on empale,
Il se mit à genoux devant elle, et pleura;

Pleura, pleura longtemps; pleura, pleura, stupide;
Sans rien dire, sans rien penser, pleura sans fin!
Oh! la vie est absurde, illogique, insipide!
Triste, on pleure; joyeux, on pleure!... Et c'est divin!

Or le soir s'emplissait d'étoiles palpitantes,
Et, comme c'était l'heure où les anges des cieux
Consolent les mortels prosternés sous leurs tentes,
Elle essuya ses pleurs en lui baisant les yeux.

II

L'Aurore! Éveillez-vous, ô choses sommeillantes!
L'Aurore! Éveillez-vous, ô couples fraternels!
L'Aurore! Et les forêts, blêmes et tressaillantes,
Étirent leurs bras noirs vers les cieux solennels.

L'Aurore ! Et de clarté le sol vibrant s'affame.
L'Aurore ! Et l'océan, famélique et vermeil,
S'émeut, s'élève et s'enfle, ainsi qu'un sein de femme,
Dans l'attente anxieuse et fauve du soleil.

Et les cimes des monts flambent comme des phares !
Et toute la nature éclate de hourras !
L'Aurore ! Et, sous le ciel traversé de fanfares,
L'Homme s'éveille avec la Femme dans ses bras !

Aurore, amour, jeunesse, extase, gloire, vie !...
— Soudain, comme on verrait surgir un éteignoir,
Sur le jeune soleil qui chauffe et vivifie,
L'Homme vit s'avancer un grand spectre tout noir.

— Qu'es-tu, spectre blafard dont l'ombre terrifie ?
Cria l'Homme, les bras tordus de désespoir.
(Aurore, amour, jeunesse, extase, gloire, vie !...)
— Je suis la Mort ! lui dit le grand spectre tout noir.

— La Mort, dis-tu ? — La Mort ! — Que nous veux-tu ? — La vie !
Oh ! l'Homme prit la Femme en ses bras, sans savoir,
Et, dans la plaine en fleurs, lumineuse et ravie,
S'enfuit pour échapper au grand spectre tout noir.

— Je ne veux pas mourir ! implore-t-il, non, grâce !
J'aime, je suis heureux, je ne veux pas mourir !
Mais le grand spectre noir le poursuit, le harrasse,
Et l'Homme épouvanté se remet à courir.

Il s'élance, il s'essouffle, il galope, il dévore
Les bois roux, les monts noirs, les prés verts, les champs blonds;
Il galope, il galope, éperdu, dans l'aurore,
Et le spectre, toujours, lui galope aux talons.

Il s'enfonce en des trous, il gravit des monts chauves :
Et toujours, sur les monts, et toujours, dans les trous,
La Mort noire le traque en faisant des bonds fauves,
Dévorant les champs blonds, les prés verts, les bois roux !

Elle court, elle approche, elle est là! Lors, livide,
L'Homme pend à son cou ses tremblantes amours,
Et, levant ses deux bras convulsés dans le vide :
— Au secours, Dieu du ciel! clame-t-il. Au secours!

— Que veux-tu ? lui dit Dieu de sa voix débonnaire.
— Un cheval pour m'enfuir ! répond l'Homme en tremblant,
— Le voici! Dieu repart dans un bruit de tonnerre,
Et, du haut des cieux bleus, tombe un grand cheval blanc.

— Ah! victoire! sauvés! chante l'Homme extatique.
Et, pressant sur son cœur son fardeau bien-aimé,
Il enfourche d'un bond le cheval fantastique
Et s'élance en hurlant dans l'espace enflammé!

Hop! là, hop! Et, terrible, emporté, gigantesque,
Le cheval fait tinter, comme un chant de marteaux,
La mesure à trois temps d'un galop titanesque
Eclatant tout à coup à travers les côteaux.

Hop! là, hop! Et les monts, les plateaux, les vallées
Tourbillonnent, s'en vont, de plus fort en plus fort;
Les poumons haillonneux, les paupières brûlées,
L'Homme tourne la tête : et toujours voit la Mort.

Oh ! la Mort! oh! toujours la Mort noire qui vole,
Et le suit, et le traque, et l'attrape, et le prend!
— Au secours, Dieu du ciel! clame-t-il, la voix folle.
Et la Femme l'étreint dans ses bras en pleurant.

— Que veux-tu? — M'envoler! — Eh bien vole! Et deux ailes
Soudain poussent au dos flamboyant du cheval,
Qui se dresse, éclabousse un mont noir d'étincelles,
Et s'envole en l'azur d'un essor triomphal.

Il s'élève, il s'élève au-dessus des villages,
Et des champs, et des prés, et des bois qu'un vent tord;
Il s'élève, il s'élève, il atteint les nuages!
L'Homme tourne la tête : et toujours voit la Mort.

Il s'élève : il franchit les nuages difformes ;
Il s'élève : un froid noir le lancine et le mord ;
Il s'élève : il atteint les planètes énormes...
Il regarde : et toujours, après lui, voit la Mort.

Il s'élève : il atteint le soleil formidable !
Il regarde : la Mort ! Il s'élève : un effort
Le projette, effaré, dans le tas innombrable
Des étoiles... La Mort ! sur chacune, la Mort !

Et toujours, en tous lieux, quoi qu'il fasse, où qu'il coure,
Au levant, au couchant, au midi comme au nord,
Elle est là qui le suit, le harcèle et l'entoure,
Car la Reine des cieux pleins de vie est la Mort !

— Nous voulons vivre encore ! Elle m'aime et je l'aime !
Pleure-t-il, en scandant son galop furibond.
Dieu du ciel, accourez ! reprend-il, le front blême.
Mais le ciel reste sourd et nul Dieu ne répond.

— Anathème ! Ah ! que tout se disloque et trépasse !
Rugit l'Homme aux abois. Puis, râlant, haletant :
— Si quelqu'un peut dompter cette Mort dans l'espace,
Qu'il se montre ! fait-il. — Me voici ! dit Satan.

— Prends-nous donc ! Et n'importe à quel prix, fais-nous vivre !
— Vous vivrez ! dit Satan dont l'œil flambe d'espoir.
Et, faisant éclater un hennissement ivre,
Tout à coup, des cieux bleus, tombe un grand cheval noir.

— Gloire à toi ! Gloire à toi ! crie alors l'Homme au Diable.
Il enfourche la bête aux crins longs et moirés.
Qui se lance à grands bonds dans l'abîme effroyable
En ruant au milieu des soleils effarés.

Oh ! vertige ! stupeurs ! visions sans pareilles !
Milliards d'astres clairs s'enfuyant, tout d'un trait.
Dans le vent de la course, et sifflant aux oreilles,
Comme un vol de cailloux qu'un enfant jetterait !

Oh ! vertige ! Et toujours, on s'engouffre, on s'engouffre !
On arrive en du vide, en du noir, en du froid,
Où la bête, plongeant ses gros yeux pleins de soufre,
S'échevèle, et hennit, et se cabre d'effroi !

En du vide, en du noir, en du froid, où, livide,
L'Homme plus rien n'entend, rien ne sent, rien ne voit,
Emporté dans du froid, dans du noir, dans du vide,
A chaque heure plus vide, et plus noir, et plus froid !

Et, toujours, l'on s'engouffre, et l'on fuit, et l'on plonge !
—Tout à coup, dans le vide, un grand bruit, un grand feu.
Tout le noir se déchire, et l'on voit, comme en songe,
Un grand globe doré surgir, calme, en l'air bleu !

Une Terre ! une Terre à la nôtre pareille !
Et le fier cheval noir, d'un grand saut de titan,
Jette à bas, inondés de lumière vermeille,
L'Homme et la Femme en pleurs criant : Gloire à Satan !

III

Satan vient. C'est le Roi de la Terre nouvelle !
— Ma Terre est comme celle où vous viviez avant,
Leur dit-il, seulement, la mienne est éternelle !
Et quiconque y parvient pour toujours est vivant !

— Pour prix de tes bienfaits, Majesté triomphante,
Fit l'Homme, que veux-tu ? — Vivez ! dit Lucifer.
Et l'Homme alors blêmit et hurla d'épouvante :
Car il comprit enfin que la Vie est l'Enfer.

LA MORT DE LA TERRE

A Mademoiselle Valentine Franck.

LA MORT DE LA TERRE

(D'APRÈS UN RÊVE)

I

C'était dans l'avenir, très tard, très loin, sans doute.

Or j'ouis une voix qui traversa la voûte
Du ciel rouge et glaça le vieux globe étonné :

« Sus à l'Homme ! sus, sus ! Arbres, l'heure a sonné ! »

Et soudain—comme un lourd réveil de preux antiques—
Dérouillant dans l'azur leurs membres fantastiques

Et détachant du sol leurs gros orteils mouvants,
Tous les arbres des bois s'éveillèrent, vivants.

Puis, quittant les forêts aux entrailles ouvertes,
Par grands troupeaux feuillus, par grandes hordes vertes,
Effrayants, effrénés, brutaux, calamiteux,
Ils allèrent, traquant les hommes devant eux.

« Au secours ! »

Vains appels

« Grâce ! »

Vaines suppliques.

Et tout à coup les bras, les grands bras faméliques,
Les grands bras tortueux des chênes colossaux
S'abattent ; et le sang jaillit ; et, par monceaux,
Par grands monceaux râlants, par grands monceaux horribles
Tombent des corps humains troués comme des cribles.

Holà, rameaux crochus! hérissez-vous de dards!
Holà, feuilles! claquez comme des étendards!
Holà, houx! arborez vos barbares armures!
Et vous, troncs brandissant de tragiques ramures,
Sus aux humains! sus, sus! et tous, échevelés,
Traquez-les! frappez-les! tuez-les! broyez-les!

Et la forêt en marche assomme, tue et broie.

Hop! Comme des crocs d'ours déchirant une proie,
Les piquants des yuccas mordent des corps charnus;
Hop! hop! Et, longs boas vagues et méconnus,
Les lianes s'en vont, enlaçant des poitrines;
Hop! hop! hop! Et, dardant leurs feuilles vipérines,
Les immondes cactus, de pustules couverts,
Bondissent sur des flancs comme des jaguars verts.
Et tout crie, et tout gronde, à la fois, pêle-mêle,
Et le vent qui mugit sur ce carnage emmêle
Inextricablement, dans un fouillis d'horreur,
De longs cheveux de femme et de saule-pleureur.

Oh ! l'Homme fuit, fuit, fuit, sur les plaines rougies...

Soudain, comme un cordon de géantes vigies,
Apparaît un long rang de monts graves et bleus.

« Monts qui touchez le ciel de vos pics fabuleux,
S'écrièrent alors les peuplades tremblantes,
Sauvez-nous, sauvez-nous de la fureur des plantes ! »

Mais les monts dirent tous, comme un chœur forcené :

« Sus, à l'Homme ! sus, sus ! O monts, l'heure a sonné !

II

Et, sombres, emplissant l'air muet de paniques,
Les fiers monts, les hauts monts, les grands monts titaniques
— Réveil qui stupéfie et donne le frisson ! —
S'ébranlèrent avec fracas à l'horizon.

« Ayez pitié de nous, Dieux bons, Dieux secourables ! »

Mais les monts sourds, armés d'aiguilles innombrables,
Tumultueusement, par bonds prodigieux,
Se ruèrent, pointant leurs pics comme des pieux.

Hop ! Et leurs longs sapins ouvrirent des entrailles.
Hop ! hop ! Et leurs rocs noirs, branlebas de pierrailles,
S'écroulèrent, couvrant des royaumes entiers.
Hop ! hop ! hop ! Puis sentant, eux, les grands monts altiers,
Au répugnant contact des peuples délétères,
Monter des blocs de soufre en leurs larges cratères,
Ils firent trève, et tous désarmés, tous déçus,
Dédaignant frapper l'Homme, ils crachèrent dessus.

Oh ! l'Homme fuit, fuit, fuit, loin des laves brûlantes...

Soudain, faisant chanter ses vagues indolentes,
Apparut la mer bleue, au loin, l'immense mer.

« O mer, miroir de Dieu, toi dont le gouffre amer

Balance allègrement nos nefs vastes et sûres,
En ce jour où les bois ont pour nous des morsures,
Où les pics nous envoient le feu de leurs poumons,
Garde-nous du courroux des plantes et des monts ! »

Et tous les survivants vers la mer s'élancèrent.

Mais, sur l'océan plat, des vagues se dressèrent,
Et leur grande voix dit, dans le ciel consterné :

« Sus à l'Homme ! sus ! sus ! O flots, l'heure a sonné ! »

III

Et, hideuse, emplissant les grèves d'épouvantes,
La mer bleue ébranla ses colonnes mouvantes.

« Grâce, flots ! Oh ! pitié ! Qu'allons-nous devenir ? »

Mais les vents par le ciel se mirent à hennir,
Lugubrement, pareils à des trompes guerrières.

En marche, flots, en marche! Éployez vos crinières!
Chevauchez vers les rocs par galops enragés!
Sus à l'Homme! sus! sus! Escadrons bleus, chargez!

Et les escadrons bleus chargent, brisent et noient.
Et les flots rugissants se cabrent et tournoient.
Puis, pleins de ventres d'ombre et de crocs noirs cachés,
Mâchent de grands morceaux d'hommes et de rochers.

Hop! Et charge toujours la colonne difforme,
Qui se brise cent fois, et cent fois se reforme!
Hop! hop! Et, sous l'assaut, croulent tous les remparts!
Hop! hop! hop! Et, saisi, happé de toutes parts,
Le genre humain se sent broyer à gueules pleines,
Comme un banc de goujons happé par des baleines.

Oh! tout ce qu'il restait d'hommes leva les yeux :

« Ayez pitié de nous, ô cieux! ô justes cieux

Où voguent nos ballons, ainsi que des galères !
Oh ! par pitié, cieux bleus, en ce jour de colères,
Des plantes, et des monts, et des flots, sauvez-nous ! »

Et les hommes, s'étant prosternés à genoux,
Montèrent en ballon pour partir vers la nue.

Mais le ciel se voila d'une nuit inconnue
Et la tempête alors cria, souffle effréné :

« Sus à l'Homme ! sus, sus ! O cieux, l'heure a sonné ! »

IV

Et les nuages noirs, monstrueux capitaines,
Dégaînèrent l'éclair de leurs lames hautaines.

« Glaives, glaives de feu, grâce ! épargnez nos fronts ! »

Mais la tempête morne embouche ses clairons :
Holà, tous les engins cruels et sanguinaires !
Holà, trombes ! holà, grêlons ! holà, tonnerres !
Holà, tout l'arsenal guerrier du firmament,
Partez, tombez, tonnez, mitraillez hardiment !
Hop ! flamboyez, éclairs ! hop ! hop ! brillez, rapières !
Hop ! hop ! hop ! bombardez, célestes canonnières !
Pans fumants de la nuit, croulez sur les humains !

Et chaque homme, joignant ses misérables mains,
Pleura :

« Terre bénie, ô Terre que j'embrasse,
O mère de ma mère, ô mère de ma race,
Sauve-nous, sauve-nous, en ce jour odieux,
Des plantes et des monts, des vagues et des cieux ! »

Ils creusèrent des puits et fuirent dans la Terre.

V

Mais alors, oh ! alors, une voix de mystère,
Une voix qui glaçait, une voix qui râlait,
Une voix formidable et vaste, qui semblait,
Dans les cieux solennels empuantis de soufre,
L'anathème effrayant d'un vieux globe qui souffre,
Clama :

« Vermine humaine, opprobre de ma peau,
Puisque mes bois fondant sur toi comme un troupeau,
Puisque mes monts aux pics tranchants comme des lames,
Puisque toutes mes eaux, puisque toutes mes flammes
Vainement ont voulu de toi me délivrer,
Astres, feux immortels qui venez m'éclairer,
Voyez tous, voyez tous !... »

Et, lourde, palpitante,
Gonflant sous le soleil sa masse haletante,
La Terre s'arrêta dans son orbe anxieux ;
Puis, gigantesquement, à la face des cieux,
— O Terre de nos fils, Terre de nos ancêtres ! —
Avec ses bois, avec ses monts, avec ses êtres,
Avec tout ce qui grouille en son ventre exalté,
Avec son âme auguste, avec l'Humanité,
— L'Humanité qui sent enfin qu'elle trépasse ! —
La Terre, bombe énorme, éclata dans l'espace,
Projetant ses débris jusqu'au soleil errant !

Et lui continua de luire, indifférent.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. F. Dijon, 34, rue Le Peletier et 42, rue Lafayette.